LETTRES

DE

VOYAGE

(reproduites du "Courrier du Canada" et
augmentées de quelques notes)

PAR

ERNEST GAGNON

QUÉBEC
P G DELISLE, IMPRIMEUR, 1, RUE PORT DAUPHIN
1876

LETTRES

DE

VOYAGE

LETTRES

DE

VOYAGE

(reproduites du "Courrier du Canada" et augmentées de quelques notes)

PAR

ERNEST GAGNON

QUÉBEC
P. G. DELISLE, IMPRIMEUR, 1, RUE PORT DAUPHIN
1876

LETTRES DE VOYAGE

Première Lettre.

Londres, 18 juillet 1873.

Je suis installé à Londres depuis avant hier. Malgré la brume, qui a été si fatale au *City of Washington*, et qui nous a retardés un peu en mer, nous sommes arrivés à Liverpool au jour accoutumé, le mardi.

Le *Sarmatian* est un excellent steamer, et le capitaine Aird un aimable compagnon. Parmi les passagers se trouvaient le P. Van der Berg, visiteur des RR. PP. Oblats, M. le juge MacKay, madame MacKay, mademoiselle Bradshaw ; M. Carter, du Haut-Canada, M. King et madame King, de Montréal, mademoiselle Paterson, des Trois-Rivières, M. Coyle et mademoiselle Coyle, de Berthier (en haut), M. Léger et M. Doherty, de Québec. Nous avons fait une traversée fort heureuse et fort joyeuse.

Dès le mardi soir, j'étais rendu à Manchester, avec mon compagnon de voyage, M. l'abbé

Lagacé, et M. P. Plamondon, de Québec, que nous avions rencontré à Liverpool.

Sheffield, sur la ligne du chemin de fer de Manchester à Londres, ne m'a pas precisément séduit. Des cheminées innombrables qui lancent dans l'air des flammes rougeâtres et une fumée noire et épaisse; l'odeur du charbon, le bruit de la forge, le râle des pistons, les fournaises ardentes: tels sont les attraits de cette ville par excellence de l'usine et du *progrès*.

Je me garderai bien de vous décrire Londres. Il me serait facile de faire montre de beaucoup d'érudition en vous parlant de cette ville immense, de son antiquité et de ses monuments; il me suffirait, pour cela, d'acheter le premier *guide* venu; mais je n'ai pas encore fait cette folle dépense.

Vous savez que j'ai pris la résolution héroïque de me reposer pendant quatre ou cinq mois. Je m'interdis toute lecture fatigante, et ne consulte que mes souvenirs.

J'ai visité ce matin le *Parliament House*, et, en particulier, la salle des séances de la Chambre des Communes. Le nombre des députés de cette chambre est de 658; s'ils étaient tous à leur poste, ils s'y trouveraient assez à l'étroit. Les députés sont assis sur de longues banquettes, avec coussins en cuir, et n'ont pas, comme au Canada, chacun un siége à part. Ils n'ont pas même de pupîtres:

un simple encrier et quelques feuillets de papier sont placés sur la table des greffiers pour l'usage de tout ce monde-là.

Les ministres occupent l'extrémité de la première banquette commune, à la droite du président. M. Gladstone se place d'habitude à une dizaine de pas du *Speaker ;* il a pour vis-à-vis, sur la première banquette gauche, M. d'Israëli, le chef de l'opposition ; mais personne, je le répète, n'a de siége à part.

La votation se fait tout autrement qu'au Canada. Tous les députés quittent la salle ; ceux qui votent en faveur de la résolution proposée vont faire inscrire leurs noms dans une chambre voisine, à droite de l'*orateur ;* ceux qui votent contre, vont aussi faire inscrire leurs noms, mais dans une autre chambre, à gauche. A mesure que les députés rentrent dans la salle des séances, ils sont comptés par quatre membres (*tellers*) dont deux sont favorables à la résolution et deux contre.

Le procès de Tichborne, ou du soi-disant Tichborne, se poursuit actuellement dans une des chambres du Parlement. On vend le portrait du *Claimant* dans toutes les boutiques, et madame Tussaud nous le montre de pied en cap dans son musée de personnages en cire.

Pour en finir avec le Parlement, je dirai que, dans l'intérieur de cette suite d'édifices, tout ce qui est de date récente est raide et

compassé, tandis que l'architecture et les sculptures antiques (remontez s'il vous plaît aux successeurs immédiats de Guillaume-le-Conquérant !) sont d'une grande beauté. L'extérieur est superbe.

L'église Saint-Paul, que j'avais déjà vue, il y a quinze ans, et dont l'extérieur est réellement beau, m'a encore fait l'effet d'une grange vide. Quelques rares morceaux de sculpture y ont été placés depuis 1858, mais les œuvres de génie n'ont pas encore passé par ses portes. Tout cela est vaste sans être grand. On sort de là glacé.

Par contraste, que de beautés et que de poésie dans *Westminster Abbey !*—Longue nef gothique, avec transept,—colonnes élancées se rejoignant au sommet en ogives gracieuses, comme des mains jointes dans l'attitude de la prière,—groupes vivants, en quelque sorte, chefs-d'œuvre de statuaire,—tombeau d'Edouard le Confesseur,—galerie des Poëtes,—tombes monumentales,—rois et reines drapés majestueusement dans des manteaux de marbre—: partout de l'inspiration, de l'amour, de la chaleur, même sur les tombes ! L'abbaye de Westminster est restée catholique !

Je ne veux pas fermer cette lettre sans vous dire un mot d'un moyen de locomotion employé à Londres depuis quelque temps, et qui dépasse tout ce que les Américains ont fait dans le genre. C'est un chemin de fer

souterrain, qui vous transporte, en quelques minutes, à plusieurs milles de distance. Le *District Railway* passe sous les rues, mais on a pratiqué de grandes trouées à chaque station, et les gares de chacune de ces stations se trouvent ainsi en plein air, quoique au dessous du sol avoisinant. Il passe un train de chemin de fer souterrain toutes les trois minutes.

Disons en passant que le mot *cars* n'est pas employé, en Angleterre, pour désigner une voiture de chemin de fer. On dit ici *carriage*. En France, on dit *waggon* ou simplement *voiture*. Au Canada, nous avons traduit le mot américain, et nous disons *chars*, ce qui est plus français que *waggon*. Le chemin de fer-catacombe parcourt une distance de cinq ou six lieues, et passe sous la Tamise. On travaille à lui donner plus d'extension encore. Londres a, comme vous savez, environ cinq lieues de diamètre: vous pouvez imaginer si le *District Railway* doit avoir de la vogue dans une ville d'une pareille étendue. (1)

Le président de la Chambre des Communes, M. Crand, a donné, avant-hier, un grand dîner auquel assistaient la princesse Louise et le marquis de Lorne. La reine est encore à Osborne.

---

(1) La population de Londres, en 1871, était de 3,251,804 habitants.

Deuxième Lettre.

Londres, 19 juillet 1873.

J'ai rencontré, hier, M. McAdams, (1) ancien écrivain du *Chronicle*, aujourd'hui agent d'émigration de la province de Québec. Nous sommes allés ensemble à la chambre du Conseil Privé de Sa Majesté, qui est, comme vous savez, la plus haute cour de tout l'empire britannique, et où se plaidait, en ce moment, la cause en appel de Platt *vs.* Burstall.

Les juges siégeants étaient sir James Colville, sir Montague Smith, sir James Peacock et sir Robert Collyer.

MM. Benjamin, C. R., autrefois secrétaire d'Etat du gouvernement confédéré en guerre avec les Etats-Unis du nord, M. Herbert Swift, et M. Adolphe Caron, député du comté de Québec plaidaient pour M. Platt; et M. le procureur-général Irvine, de Québec, et M. Bompass, pour M. Burstall.

Les juges du Conseil Privé ne portent pas de costume. Ils sont au nombre de quarante, environ, et ne reçoivent pas salaire. Les avocats portent la toge, comme à Québec, et une perruque blanche, avec queue.

J'ai été faire visite, ce matin, à M. l'abbé Toursel, prêtre français qui habite Londres depuis trente-trois ans. M. Toursel connaît

---

(1) Mort en 1875.

bien le Canada; c'est un homme d'une grande amabilité; il est très-ami de M. le grand-vicaire Cazeau, qu'il n'a jamais vu, mais à qui il écrit souvent.

Les Français sont assez mal notés à Londres; mais il faut dire que si un mauvais coup est commis quelque part par un étranger. fût-ce par un Prussien, on dit aussitôt: c'est un Français qui a fait cela! Les Canadiens (j'en ai entendu parler à plusieurs reprises par des Anglais) jouissent, dans le monde commercial, d'une excellente réputation. Quant aux Anglais, eux-mêmes. je les trouve beaucoup moins gourmés que plusieurs de leurs cousins du Canada.

Les discussions religieuses qui ont eu lieu récemment, dans la chambre des Lords, font écho partout, dans la presse et dans les conversations. M. l'abbé Thomas, mariste, de l'église des Français, m'a fait cadeau de brochures intéressantes sur les progrès du catholicisme en Angleterre, sur l'éducation, les ordres religieux, etc.; mais je m'abstiens de traiter ces sujets: cela m'entraînerait trop loin. Je constate seulement que les ritualistes semblent gagner ici beaucoup de terrain. On peut voir aujourd'hui, dans la cathédrale anglicane de Saint-Paul, un autel avec une croix au centre, des cierges et...... des fleurs!

Je ne vous raconterai pas toutes mes excursions dans la ville et aux environs. Il vous importe assez peu de connaître l'état de santé

des hippopotames, des rhinocéros et des éléphants du *Zoological Garden*, ou de savoir ce qui se passe au *Cristal Palace*. Je me garderai bien aussi de vous répéter la leçon—fort intéressante, je dois l'avouer— que m'a débitée un des gardiens de la Tour de Londres. Je fais simplement mention, en passant, de l'*Albert Memorial*, un des plus beaux monuments qui se puisse voir, élevé dernièrement à la mémoire du prince *consort*. Plusieurs artistes ont travaillé à cette œuvre grandiose dont le dessin comporte des centaines de statues, entr'autres huit groupes superbes, grandeur héroïque, en marbre de Carrare. Ce monument s'élève dans le *Hyde Park*, long terrain planté d'arbres, avec quelques flaques d'eau au centre,—insignifiant comme tous les parcs de Londres.

Vis-à-vis l'*Albert Memorial* se trouve l'*Albert Hall*, la plus vaste salle de concert que j'aie jamais vue. Elle peut contenir huit mille personnes. J'y ai entendu mademoiselle Marie Roze, dont la voix est très-sympathique.

J'ai aussi entendu Albani (mademoiselle Lajeunesse), l'autre soir, dans un duo de *Rigoletto* et dans le célèbre quatuor de la même partition. La pauvre petite s'est admirablement tirée d'affaire, bien que cette musique soit interprétée d'ordinaire par des voix beaucoup plus puissantes que la sienne. Autant que je puis en juger par cette seule audition, je pense que ce qui lui a surtout valu tant de succès, c'est ce tact, cette absence d'exagération,

cette mesure, qui, en toutes choses, est le trait distinctif des natures d'élite. Et cette qualité ressortait d'autant plus, l'autre soir, que mademoiselle Lajeunesse avait à interpréter de la musique de Verdi. Chacun sait combien la musique du compositeur lombard est rageuse, et combien elle prête aux intempérances de sonorité et d'expression.

On parle encore à Londres des fêtes qui ont eu lieu en l'honneur du shah de Perse, et l'on va répéter le feu d'artifice qui a été donné à Sydenham pendant son séjour ici. A Paris, au contraire, on a déjà tout oublié. Le correspondant parisien du *Telegraph*, de Londres, raconte qu'un chanteur de café ayant voulu faire entendre des couplets en l'honneur du roi de Perse, on l'a interrompu en disant : C'est assez, c'est assez ! Il est parti : n'en parlons plus !

Troisième Lettre.

Londres, 20 juillet 1873.

Le dimanche est bien observé à Londres, du moins extérieurement. J'ai vu aujourd'hui un prédicant qui faisait l'office en pleine rue, et une prédicante qui parlait sur la place publique en gesticulant d'une façon très-dramatique. Ce matin, à l'église catholique

des Italiens, il y avait plusieurs Napolitains revêtus du costume de leur pays.

J'ai assisté à la grand'messe de onze heures à Chislehurst, à quinze milles de Londres. Le jeune comte de Pierrefonds, fils de Napoléon III, qui fait ses études à Woolwich, vient chaque dimanche à Chislehurst. Il était à la messe et occupait un fauteuil dans le chœur. En arrière se tenaient M. le comte Clary, M. Filion, précepteur du prince, et le jeune Conneau (fils du docteur Conneau), son compagnon d'études. Ce dernier ainsi que le prince étaient en costume militaire. M. l'abbé Goddard, curé de la paroisse, et qui fut appelé au lit de mort de l'empereur, est un Anglais pur sang, mais il parle bien le français. Il a juste quarante ans.

Chislehurst est un charmant petit village. Terrain accidenté, beaucoup d'arbres, vraie campagne ; jolis sentiers battus par les piétons et où la bêche n'a pas passé. *Camden Place* ne se distingue des autres villas que par une grille dorée. La résidence de l'ex-impératrice est élégante, bâtie en brique rouge et jaune, et entourée d'un long terrain couvert de grands arbres. La pauvre petite église catholique de Chislehurst, dont la voûte n'est pas encore terminée, peut contenir au plus trois cents personnes. On a commencé à construire une chapelle attenant à l'église pour y mettre le cercueil de l'empereur (la reine Victoria fait cadeau du sarcophage) ; en attendant, il est placé dans une petite

construction quarrée, en pierre grise, et, de l'intérieur de l'église, on peut l'apercevoir tout couvert de guirlandes et de couronnes d'immortelles. Chislehurst, comme Sainte-Hélène, est très-pauvre ; et c'est là où le corps de Napoléon III doit reposer, à moins qu'on ne le transporte aux Invalides. Tout ou rien.

Les habitants de Chislehurst portent le plus grand respect à la famille impériale. A l'issue de la messe, quand le prince quitta son siége, tout le monde se leva ; et il sortit par l'unique allée du milieu de l'église en saluant profondément l'assistance, à droite et à gauche. Le comte de Pierrefonds, ou le prince impérial, si vous l'aimez mieux, a une apparence très-distinguée. Nez prononcé, cheveux bruns, taille mince mais élégante. Il a dix-huit ans. L'ex-impératrice, sa mère, voyage en ce moment en Suisse.

Après la messe, M. l'abbé Goddard nous a indiqué l'endroit où a été enterré le prince de Poniatowski, mort subitement, la semaine dernière. Le prince de Poniatowski était un compositeur de musique d'un certain renom, et allié ou du moins ami de la famille impériale.

Pour aller à Chislehurst, le chemin de fer passe, tantôt au niveau du sol, tantôt au dessous, et tantôt au niveau des toits des maisons. Les ingénieurs des chemins de fer s'appellent ici *drivers*. Les autres employés sont les *guards* et les *porters*. Tout ce monde-

là est très-poli, mais sait tenir compte des différences sociales. Lorsque les gardes ouvrent les portes des premières pour recueillir les billets, ils disent: *Gentlemen, tickets, please!* aux secondes: *Tickets, please!* et aux troisièmes: *Tickets!* Ces messieurs, on le voit, font les choses avec discernement. Il paraît que nous sommes ici dans le pays de la liberté, et je le crois volontiers; mais le pays de l'égalité est de l'autre côté de la Manche. (1)

---

(1) Avant de quitter Londres, j'ai eu le plaisir de faire la connaissance de deux dames canadiennes, religieuses au couvent de Jésus-Marie de Scatchart: la Mère Ste. Magdeleine de Pazzis (mademoiselle Tanguay, nièce de M. l'abbé C. Tanguay, de Québec) et la Mère St. Etienne (mademoiselle Bilodeau, de Lévis). Plusieurs autres religieuses canadiennes de l'ordre de Jésus-Marie ont ainsi été envoyées en mission loin de leur pays; voici leurs noms: à Epswich (Suffolk), la Mère St. Bernard—mademoisselle Bernier, du Cap Saint-Ignace, et la Mère St. Edmond—mademoiselle Barnard, des Trois-Rivières; à Rodez (France), la Mère Ste. Hélène—mademoiselle Labrèque, de Saint-Michel; à Lyon, la Mère St. Edouard—mademoiselle Verreau, de la Pointe-Lévis; au Puits, la Mère Ste. Euphrasie—mademoisselle Chaperon, de la Pointe-Lévis; à Tarragone (Espagne), la Mère Ste. Emélie—mademoiselle Bernier, du Cap Saint-Ignace; à Agra (Indes Orientales), la Mère St. André—mademoiselle Malouin, de Québec; à Poona (province de Bombay), la Mère Ste. Agnès—mademoiselle Sansom, de Lévis.

Quatrième Lettre.

Paris, 28 juillet 1873.

Je conseillerais aux Canadiens qui se rendent à Paris de prendre la route de Dieppe. (1) Il y a là des vieux types normands qui méritent d'être vus. En entrant dans le bassin de la ville, on aperçoit un magnifique calvaire et une statue de la sainte Vierge couronnée de fleurs. L'Angleterre est déjà loin. Les religieuses hospitalières de Dieppe, dont les devancières ont tant fait pour le Canada, correspondent régulièrement par lettres avec les religieuses de l'Hôtel-Dieu et de l'Hôpital-Général de Québec. Elles connaissent leurs sœurs d'outre-mer par leurs

---

(1) " Dieppe, dit M. Ferland, est un petit Canada un grand nombre de familles canadiennes sont sorties de Dieppe ou de ses environs ; on y trouve les noms les plus connus du Canada ; la prononciation et certaines locutions nous sont communes avec les Dieppois." Le tombeau de M. le commandeur de Chates, (qui fit les frais du premier voyage de Champlain à la Nouvelle-France) est placé dans l'église de Saint-Rémi, à Dieppe. " Le chœur de cette église, dit encore l'abbé Ferland, renferme un autre souvenir du Canada : c'est un morceau de sculpture représentant des sauvages. Suivant une tradition locale, ces statuettes auraient été placées pour rappeler quelque voyage des Dieppois dans l'Amérique du Nord. Le tombeau du célèbre armateur Ango, bienfaiteur de Dieppe, est dans la belle église de Saint-Jacques."

La population de Dieppe est d'environ 8,000 habitants.

noms, et en parlent avec beaucoup d'intérêt. Leur état de dépendance vis-à-vis de l'autorité séculière ne saurait guère s'imaginer. Elles ne peuvent, par exemple, acheter le moindre objet sans l'autorisation d'une commission laïque, représentée par un intendant également laïque, qui demeure, avec sa famille, dans le couvent même.

Dieppe se distingue par ses ivoireries. Les ouvrages qu'on y exécute, en ivoire et en os, sont réellement très-remarquables.

La vieille capitale de la Normandie, Rouen, " où l'on avait fait un pâté si grand," comme dit la chanson, a aussi une physionomie à part, et possède de beaux monuments. C'est, du reste, une ville importante (1) et beaucoup plus considérable que Dieppe. Les églises de Saint-Ouën et de Saint-Maclou, la cathédrale (tombeau Richard-Cœur-de-Lion), le Palais de Justice (treizième siècle), la place de la Pucelle, l'hôtel Bourgtheroulde, les tours de Saint-André, de Saint-Laurent et de Jeanne d'Arc, et, en dehors de la ville, l'église de Bon Secours,—tout cela est fort intéressant à visiter. Dans le Palais de Justice, la salle de l'ancien parlement des ducs de Normandie, aujourd'hui de la cour d'Assises, est d'une grande richesse. Une femme normande, qui nous sert de cicerone, nous dit: " Quand la cour siége, on met un tapis sur le parquet ; autrement cela ferait trop de *train*."

(1) 100,000 habitants.

Paris est éblouissant, malgré les quelques ruines dues à la fureur insensée des communards.

L'aimable hospitalité des Parisiens est toujours la même. Dans tous les rangs de la société : dans les ministères, dans le monde artistique, partout enfin, le titre d'étranger suffit pour que l'on soit accueilli avec la plus exquise urbanité.

M. le général baron de Charette est un vrai type militaire : grand, carré, moustaches blondes avec impériale, doux, très-affable, très-chrétien et très-royaliste. Il habite de magnifiques appartements, avenue Montaigne (Champs-Elysées). Il croit au triomphe de l'idée catholique en France, et, partant, dans toute l'Europe, et pense que le Souverain Pontife recouvrera l'indépendance matérielle nécessaire à l'exercice de son pouvoir spirituel sans le secours de son ancienne armée. Il conserve toujours le meilleur souvenir de nos compatriotes les "zouaves canadiens."

Aujourd'hui a eu lieu, à l'Ecole de Musique Religieuse, la distribution annuelle des prix. M. l'abbé Lagacé, directeur de l'Académie de Musique de Québec, a été invité à présider la séance. Autour de lui, sur une estrade élevée, étaient assis M. Gustave Lefèvre-Niedermeyer, directeur de l'Ecole, M. de Ville, délégué du miuistère de l'Instruction Publique et des Cultes et chevalier de Saint-Grégoire, M. C. Vervoitte, inspecteur des maîtrises de

France, commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire et chevalier de la Légion d'Honneur, M. Camille Saint-Saëns, chevalier, organiste de la Madeleine et membre du comité des études de l'Ecole, MM. les professeurs Loret, Georges Magner, Gigout, Jules Stolz, Bollaërt, etc.

M. Lefèvre a fait un discours tout-à-fait convaincu sur l'art religieux et la nécessité des études sérieuses. Il a parlé de la bienveillance de l'épiscopat français à l'endroit de l'Ecole de Musique Religieuse, et a remercié le gouvernement d'avoir accordé des bourses aux élèves de l'Alsace et de la Lorraine qui viendront à l'avenir suivre les cours de l'institution. Il a aussi ajouté quelques paroles très-chaleureuses à l'adresse du Canada et des Canadiens. M. Lagacé a payé un juste tribut d'éloges à la mémoire du fondateur de l'Ecole, M. Niedermeyer, et aux continuateurs de son œuvre. Il a terminé son discours en donnant quelques conseils pratiques aux élèves, comme ami des arts, comme compatriote presque, et aussi comme prêtre.

Le Bois de Boulogne, du côté d'Issy et au delà, a été rasé, pendant le premier siége de Paris; l'île et l'autre côté du bois sont restés intacts. L'ancienne avenue de l'Impératrice s'appelle aujourd'hui "Avenue Uhrich," en attendant un autre nom. Le palais de Saint-Cloud a été mis en ruines par les canons du Mont-Valérien.

Le dôme des Invalides a été doré à neuf il y a trois ou quatre ans. Il existe des dômes plus grands que celui-là, mais plus beaux, je ne le crois pas. Le " musée des souverains," au Louvre, a été mis en magasin, par crainte de pillage, sans doute.

L'évacuation des départements de l'Est s'opère sans grandes démonstrations de joie. Les paysans et les gens du petit commerce regrettent, dit-on, le départ des Prussiens, qui dépensaient beaucoup d'argent dans le pays. " C'était la même chose pendant la guerre, me disait un Parisien. Les Prussiens ne manquaient de rien : la cupidité de nos paysans pourvoyait à leurs besoins. Et voilà, ajoutait-il, où en est le patriotisme français !"

MacMahon est très-populaire en province, et même dans Paris. Les conservateurs sont décidément forts dans l'Assemblée Nationale de Versailles. Les petits journaux enragent. Les journaux parisiens que l'on reçoit à Québec sont bien les meilleurs. Les autres, en général, sont mal écrits et sottement pensés. L'ignorance en matière religieuse est la grande plaie du monde lettré, et je puis vous affirmer que cette ignorance n'est pas mince.

Les élèves des lycées et même de certaines écoles spéciales supérieures,parlent,entre eux, un véritable argot qui a fait éruption un peu partout. Les garçons de café et de restaurant parlent une langue à part, aussi

incompréhensible pour les Français de province que pour nous. (1)

---

(1) M. de Pontmartin a fait, à ce sujet, l'excellente charge que voici. La parole est à un provincial qui reconte ses désenchantements des hommes et des choses de la vie parisienne :

" ....Justement cinq ou six célébrités s'étaient groupées près de ma table. Il y avait là les héros du succès d'argent, des hommes dont les calembours sont cotés entre l'Orléans et le Crédit mobilier ; des capitalistes qui, en faisait rimer *je t'aime* avec *bonheur suprême*, ont amassé cent mille livres de rentes. J'étais tout oreilles. Deux de ces messieurs avaient des physionomies d'employés aux pompes funèbres : un troisième venait de jouer à la hausse : il perdait en huit jours ses droits d'auteur de toute l'année : vingt bordées de sifflets ne l'auraient pas tant consterné. Deux autres discutaient violemment sur la question de savoir s'ils confieraient leur prochain rôle travesti à mademoiselle Alphonsine ou à Mademoiselle Virginie :

" — Je te dis qu'Alphonsine a plus de *chien !*

" — Oui, mais Virginie est la *toquade* de ces petits gandins de l'orchestre...

" Ils étaient là de leur discussion, lorsque survinrent deux autres de leurs spirituels confrères ; la conversation s'anima : j'écoutais à en perdre la respiration.

" — Bonjour ma *vieille* ... Eh bien, ce pauvre B ... a *remercié son boulanger !*

" —Hélas ! oui ; c'est comme D... il vient de *dévisser son billard.*

" — Ah ! que veux-tu ? il était trop *pochard* ; il prenait trop de *casse-gueule ;* il était *paff* quatre ou cinq fois par semaine ; il n'y a pas quinze jours que je le rencontrai aux *Délass-Com.* ; il avait *tordu le cou à vingt perroquets.* Enfin, le pauvre diable, il a *cassé sa pipe !*

" — Que fais-tu ce soir ?

Rien n'égale l'aplomb de ces messieurs du dîner à la carte. On m'a raconté que deux

---

" — Je sais *siffler une chope*, puis je *dégoiserai une babillarde* à papa, qui a *le sac ;* ensuite, je me mettrai *dans une roulotte ;* j'enverrai mon *larbin* chercher César..., qui est dans la *dèche*, et nous irons *bouffer* quelques pieds truffés au Pavillon......

" J'étais ahuri ; je me demandais si mes deux voisins parlaient le lapon, l'iroquois ou le taïtien. Un garçon, à qui je donnai la pièce blanche, eut pitié de moi ; lorsque tout le monde se fut levé pour aller dîner, il me nomma les deux causeurs : c'étaient deux vaudevillistes *éminents*.

" — Mais, lui demandai-je, quelle est donc cette langue ?

" — C'est tout ce qu'il y a de mieux porté ...... Ces messieurs, qui ont tant d'esprit, ne peuvent pas parler comme vous et moi ...

" — Soit ; mais que veut dire, par exemple, dévisser son billard, remercier son boulanger, casser sa pipe ?

" — Ah ! l'on voit bien que monsieur est de la province : cela veut dire mourir !

" — Et se mettre dans une roulotte ? — Prendre une voiture. — Et *dégoiser une babillarde ?* — Ecrire une lettre. — Et avoir le sac ? — Etre riche. — Et tordre le cou à vingt perroquets ?— Boire une infinité de verres d'absinthe — Et être dans la dèche ? — N'avoir pas le sou ... Mais, pardon, monsieur, voilà le public qui nous arrive : il faut que je me *sylphide* ... Une demie au cinq ! pas de Cogne au six ! *L'Entr'acte* demandé ! Le *Const.* au neuf ! Il est en main ! V'là m'sieu, v'là ! ...

" Là finit ma première et dernière leçon de français moderne, à l'usage des hommes d'esprit et des garçons de café. Je me remémorai le français de Pascal, de la Bruyère, de Fénelon, ... et je me dis que décidément la langue n'était pas en progrès."

Canadiens étant un jour dans un restaurant de Paris, l'un d'eux, piqué de ne pouvoir se faire comprendre en parlant simplement le français, appela le garçon de service et lui dit, avec le plus grand sérieux :

—Garçon, apportez-moi une *tête d'orignal braisée à la Rimouski !*

—Impossible, répond l'homme au tablier, sans se déconcerter, *je viens justement de servir la dernière ! ! !*

—Je suis battu ! dit en riant M. T..., à son compagnon.

Car c'était M. T...., le seul homme au monde à qui il ait pu venir à l'idée de demander une *tête d'orignal braisée à la Rimouski.*

Si non e vero e bene trovato.

Cinquième Lettre.

Paris, 31 juillet 1873.

J'ai assisté, avant-hier, à la séance de clôture de l'Assemblée Nationale de Versailles. Afin d'avoir accès à la chambre des députés, je m'étais muni d'une lettre pour M. Cazenove de Pradine et d'une autre pour M. Bescherelle ; mais il n'est pas nécessaire de passer par tant d'intermédiaires : une petite

pièce à un messager fait l'affaire tout aussi bien. Le président, M. Buffet, était à son poste, assis devant une espèce de comptoir, et ayant à portée de la main, à droite de son pupitre, une grosse cloche en cuivre avec poignée en bois.

Avant le discours de clôture, MM. Paul Morin et Leurent ont parlé, le premier assez longuement, pour demander la radiation d'une des dispositions du traité franco-anglais relative à la taxe sur les huiles de pétrole et de schiste. L'assemblée, pressée d'en finir, écoutait ces discours avec une impatience marquée, ou plutôt ne les écoutait pas du tout. Chacun parlait à haute voix, et, parfois, la gauche faisait un tapage à tête fendre. M. Buffet, de son buffet, avait beau agiter sa cloche d'encanteur, rien n'y faisait. Tout à coup le silence se rétablit ; un homme d'environ cinquante-cinq ans monte à la tribune : c'est M. le duc de Broglie, ministre des Affaires Etrangères. Il vient lire un message du président de la république : ce que nous appellerions, nous, le discours de clôture de la session.

Voyez un peu si les Français sont extrêmes en tout : M. Thiers attachait sa fortune à celle de ses ministres, se mêlait aux querelles des partis, venait à chaque instant faire des discours à l'Assemblée : c'était absurde. Arrive le gouvernement du 24 mai : on introduit une loi outrée, excessive, qui interdit tout-à-fait la parole au président.

Et voilà pourquoi M. le duc de Broglie, et non le maréchal MacMahon, est venu lire le discours de prorogation.

Le premier-ministre ne paie pas d'apparence. Bouche renfoncée; menton saillant. C'est un habile... écrivain, mais non un orateur; sa voix manque de sonorité, et il articule les *s* d'une manière défectueuse. Le message présidentiel a été fort applaudi par la droite et par le centre. La gauche boudait.

Le palais de Versailles, les tableaux d'histoire, le salon des glaces, les grandes pièces d'eau, les Trianons, tout cela est d'une splendeur incomparable. Les Prussiens n'ont touché à rien.

Le "trésor" de l'église Notre-Dame de Paris a été pillé et saccagé par les communeux. On en a retrouvé presque toutes les pièces, mais on a dû en faire réparer un grand nombre qui avaient été fort endommagées. Dans une des chambres du "trésor," une petite armoire contient les habits dont étaient revêtus Mgr. Affre, Mgr. Sibour et Mgr. Darboy lorsqu'ils furent tués. Ces vêtements portent encore des taches de sang. Après que Mgr. Darboy eût été fusillé, les communeux traitèrent son corps avec une sauvagerie sans nom; la soutane du prélat porte les traces d'un grand nombre de coups de baïonnettes, surtout dans le dos.

Tout près de Notre-Dame se trouve la Con-

rciergerie, l'antique et célèbre prison où fut incarcérée Marie-Antoinette, et, plus tard Robespierre et les Girondins. Il y a là, en ce moment, un prisonnier bien connu à Québec: M. le baron de Gauldrée-Boilleau. Je suis allé lui rendre visite, et j'ai eu avec lui une longue conversation. Naturellement, je ne puis rapporter cet entretien privé: ce que je vous dirai ici sont des faits connus du public, sauf quelques détails peu importants.

M. Boilleau a abandonné à peu près toute sa fortune et celle de sa femme en faveur des actionnaires du *Memphis el Paso*, et cela avant son procès. Madame Boilleau habite Boulogne. Elle et ses six enfants vivent de la générosité de leurs amis et du produit de quelques terres situées aux Etats-Unis. (1)

---

(1) Trois mois plus tard je rencontrai madame Boilleau à la Conciergerie. Elle se montra très-reconnaissante de l'intérêt que je témoignais à son mari Sa figure était pâle, et sa voix sympathique avait des inflexions qui allaient à l'âme. Elle était occupée à meubler des appartements, 24, avenue Freidland, à Paris, et se rapprochait ainsi du pauvre prisonnier, qui, en ce moment, paraissait fort abattu. Je n'avais pas revu madame Gauldrée-Boilleau depuis les années de son séjour à Québec, alors que son mari était entouré de tant d'estime et de considération. C'était la dernière fois que je devais la voir. Le *Moniteur* du 12 mars suivant (1874) contenait les lignes que voici:

" On nous annonce la mort de Mme Gauldrée-Boilleau, femme du baron Gauldrée-Boilleau, condamné

Les cellules, disons mieux, les cachots de la Conciergerie ont à peine six pieds de long et son mal aérés. Les prisonniers reçoivent de l'Etat une nourriture *indescriptible* qui coûte environ vingt centimes (quatre sous) par jour ! Le baron, par exception, reçoit du dehors une nourriture plus saine dont ses amis font les frais. On a, d'ailleurs, des égards pour lui, et il a pu me recevoir dans une salle d'attente, voisine de cette chambre où brûle constamment une lampe, que l'on voit souvent représentée dans des gravures.

M. Gauldrée-Boilleau a beaucoup vieilli. Il est maintenant tout gris, barbe et cheveux ; mais il se tient droit ; ses mouvements sont toujours vifs, et il cause avec tout le charme d'autrefois. Si je ne me trompe, le sentiment qui domine chez lui est moins l'ennui que l'indignation ; cependant, dans la conversation, il s'exprime avec autant de gaîté que que d'esprit. Des personnes à qui j'ai eu occasion de parler de son affaire, à Paris, le considèrent comme victime de malhonnêtes gens qui ont abusé de sa bonne foi, et aussi comme

---

l'an dernier à trois ans de prison pour l'affaire du Transcontinental-Memphis.

"Mme Gauldrée-Boilleau n'avait que trente-neuf ans. C'est certainement la douleur qu'elle a éprouvée de la condamnation de son mari qui a hâté sa fin prématurée. C'était une femme de beaucoup de caractère et et de cœur, et qui était hautement considérée dans la société parisienne. Elle laisse six enfants, tous mineurs, dont l'un est gravement malade. "

victime de certains personnages politiques. On a blâmé l'ex-consul-général d'avoir quitté le Pérou et d'être venu passer par l'épreuve des cours de justice lorsqu'il lui était si facile d'y échapper. A cela son avocat, M. Oscar de Vallée, a répondu : " Pour un homme tel que lui, la vie sans l'honneur ne vaut pas qu'on la garde : " il est venu défendre son honneur. On sait avec quel succès.

M. Aubry, ancien rédacteur du *Courrier du Canada,* aujourd'hui avocat à la cour d'appel d'Angers, est à Paris depuis hier. L'honorable M. Irvine et M. A. P. Caron, de Québec, sont aussi à Paris depuis quelques jours. Madame et mesdemoiselles Cartier sont allées passer quelques semaines au château de Meung sur Loire, près d'Orléans, chez leur parent M. Edouard Bossange.

Les examens se poursuivent activement à la Sorbonne et dans les autres écoles de Paris. Les étudiants de province ont, en grande partie, quitté la ville. Plusieurs de ces jeunes gens sont très-bons par nature, mais très-canailles par éducation. C'est une des grandes fautes de l'empire d'avoir laissé la direction des lycées à des hommes qui faisaient profession d'athéïsme. Napoléon a eu près de vingt ans de règne ; il eût pu, pendant ce temps, élever une génération d'hommes religieux qui lui eussent été fidèles même dans les revers. Ici on considère les habitudes les plus abominables comme choses toutes naturelles et très-permises, tant elles sont générales. Les

femmes comme les hommes en parlent ouvertement, et d'un ton honnête, je pourrais dire, qui montre jusqu'à quel point le sens chrétien s'est effacé chez eux. Ces gens-là ne méprisent pas la religion : ils l'ignorent. Pour eux les questions de religion et de morale se réduisent à des questions d'économie sociale ou d'hygiène : ils ne voient rien au delà.

A côté de cette classe de vicieux par ignorance, il y a les beaux esprits du libéralisme et de l'impiété. Ceux-là font dans le *Journal des Débats* et dans la petite presse. Ce qui les occupe surtout, en ce moment, ce sont les pèlerinages ! Le *Rappel* fait un reproche amer à M. de Broglie de n'avoir pas réglé *la question des pèlerinages* (sic) avant la prorogation de l'Assemblée Nationale !

Mais il ne faut pas croire que tout soit mauvais dans Paris. Il y a ici de braves gens, et ceux qui sont bons le sont tout-à-fait.

L'*Union*, l'organe des royalistes, est en très-bons termes avec l'*Univers*. Laurentie (1) et Veuillot font toujours vaillamment leur premier-Paris, et leur talent ne se dément pas. Le *Pays* soutient la cause des Napoléons, et le petit *Français* celle des princes d'Orléan Le *Monde* compte dans le personnel de sa rédaction des hommes de talent et de mérite.

---

(1) Mort au commencement de février 1876.

Louis Veuillot publie ce soir un article très-serré et très-serrant à l'adresse du *Siècle.* Ce dernier journal a bien baissé ; il est loin d'avoir l'importance qu'il avait autrefois.

Je remarque que le gouvernement a fait écrire, en grosses lettres, sur les édifices publics, les mots *Liberté, Egalité, Fraternité.* On en est encore à cette vieille nouveauté ! Pour des gens délurés comme les Parisiens, l'idée de faire *imprimer* cela, officiellement, sur des murs, me semble superlativement naïve. Si l'on tient absolument à écrire ces mots quelque part, ce devrait être dans le Code,—sauf pourtant le dernier mot, car la *fraternité* est un sentiment sur lequel les codes ni les placards ne peuvent absolument rien.

J'ai été passer la soirée, hier, à Passy, chez M. Vervoitte, le célèbre maître-de-chapelle Vers minuit, comme je descendais de voiture, sur la place de la Concorde, le pied me manqua, et j'allai tomber... dans les bras du docteur Pourtier, de Québec !

Sixième Lettre.

En waggon, 8 août 1873.

Une séance de distribution de prix extrêmement solennelle a eu lieu, lundi, à la Sor-

bonne, à la suite des concours de tous les colléges et lycées de Paris et de Versailles, et aussi, pour certaines matières, de tous les colléges de France.

M. Batbie, ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Arts, a prononcé, à cette occasion, un discours fort remarquable, et, contrairement à l'usage, fort accentué dans le sens chrétien. Les élèves couronnés de tous les lycées, réunis en groupes distincts, ont applaudi chaleureusement ce discours, sauf les élèves du lycée * * *. Ces derniers, par contre, ont applaudi à outrance lorsque le *lecteur* annonça les prix d'un concours établi par le ministre de l'Instruction publique *au mois de mai* 1872. Pour bien comprendre le sens de ces applaudissements, il faut se rappeler qu'à cette époque, M. Jules Simon occupait, dans le gouvernement Thiers, le poste qu'occupe aujourd'hui M. Batbie.

Des membres de l'Institut, les professeurs des trois facultés de la Sorbonne (théologie, lettres et sciences), les proviseurs des lycées, etc., etc., tous en costume officiel, assistaient à la cérémonie. M. Ferdinand Duval, préfet de Seine, était assis à la droite du ministre.

Lorsque le nom d'un élève était proclamé, tous ses confrères du même collége ou du même lycée applaudissaient, criaient *bravo !* sans la moindre retenue, tandis que les autres élèves s'abstenaient complètement. Il n'y eut d'applaudissement général que

lorsque le *lecteur* annonça un prix remporté par M. X......, *de Strasbourg*. A ces mots : *de Strasbourg*, un frémissement parcourut la foule ; l'assistance toute entière éclata en exclamations et en marques de sympathie ; l'émotion soulevait toutes les poitrines, et, tout près de moi, je vis des vieillards s'essuyer les yeux d'où s'échappaient de grosses larmes.

J'ai encore entendu M. Batbie, mardi, à la distribution des médailles de l'Ecole des Beaux-Arts (rue Bonaparte), et à une séance analogue au Conservatoire de Musique et de Déclamation. Le ministre de l'Instruction publique parle de peinture et d'architecture comme les gens du métier ; au conservatoire (où, soit dit en passant, on vient de créer une chaire d'esthetique et d'histoire de la musique), il a parlé d'art musical, non pas comme les gens du métier, mais beaucoup mieux.

Voulez-vous savoir dans quelle partie de la France le langage ressemble le plus à celui du Canada ? Ce n'est ni dans la Bretagne, ni dans la Normandie, mais c'est à Chartres et dans toute la Beauce, et peut-être aussi dans le Perche. Les Chartrains prononcent : *Français—avoir—Versailles* exactement comme les Canadiens.

Quelle belle cathédrale que celle de Chartres ! C'est une des quatre *merveilles* de l'art chrétien en France :

Clochers de Chartres, nef d'Amiens,
Chœur de Beauvais, portail de Reims.

On sait que les grottes et la forêt de Chartres formaient ce que l'on pourrait appeler la *capitale* ou le centre du druidisme dans les Gaules. C'est dans la forêt de Chartres que le grand prêtre des Druides faisait chaque année, au solstice d'hiver, la cueillette du *gui de l'an neuf*, qu'il distribuait ensuite au peuple par petits morceaux.

Notre-Dame de Sous-Terre est une ancienne grotte druidique; elle forme aujourd'hui la crypte de la cathédrale de Chartres. C'est dans ce lieu que les Druides avaient élevé un autel à une Vierge qui devait enfanter, *Virgini pariturœ*, et qu'ils faisaient tous les jours leurs prières et leurs sacrifices. Au fond d'une des chapelles de la crypte (la chapelle aux cent lampes), on voit une statue en bois, bien exécutée : elle représente une femme portant un enfant dans ses bras. Au dessous sont écrits les mots de la fameuse prédiction druidique : *Virgini pariturœ.* C'est une copie de l'antique statue en bois de figuier vénérée en ces lieux mêmes par les Druides (s'il faut en croire la tradition) et qui fut conservée dans la chapelle aux cent lampes jusqu'en 1793. Les révolutionnaires d'alors, intelligents comme ceux d'aujourd'hui, brûlèrent la relique si précieuse et si extraordinaire devant la " porte royale " de la cathédrale.

Le Mans. Vieilles constructions; vieux murs lézardés. Belle cathédrale. A droite de la porte d'entrée principale se trouve une très-belle pierre druidique. Nos très-doux an-

cêtres sacrifiaient des victimes humaines là-dessus. S'il vous vient à l'esprit de leur jeter la pierre, ne tentez pas de vous servir de celle-là : dix hommes ne sauraient la remuer d'un cheveu.

Septième Lettre.

Abbaye de Solesmes, 8 août 1873.

Si jamais vous venez en France, ne manquez pas d'aller demander l'hospitalité aux bénédictins de Solesmes. Vous y verrez un vieux monastère, qui remonte à l'an 1010, et une belle église remplie d'objets d'art ; puis vous y rencontrerez des hommes extrêmement distingués, aussi aimables que savants.

On m'a donné une chambre spacieuse de l'ancien prieuré. Sous mes fenêtres, au delà d'une étroite plateforme, la Sarthe roule silencieusement ses ondes tranquilles. Les petites maisons blanches de l'autre rive se mirent sur sa surface unie. Pas un nuage au ciel.

Nous sommes arrivés ici ce soir, à l'heure du souper. Le R. P. sous-hôtelier, dom (1) Fonteneau, nous a fait entrer dans le cloître, et,

---

[1] *Dom*, abréviation de *Dominus*.

avec l'empressement que l'on mettrait à recevoir des amis, nous a introduits dans le réfectoire, où étaient réunies une soixantaine de personnes, y compris quelques pèlerins. En l'absence du Révérendissime Père Abbé, dom Guéranger, que nous verrons demain, nous fûmes accueillis par le R. P. prieur, dom Couturier, qui, suivant l'usage traditionnel, nous présenta un bassin et une serviette pour nous laver les mains. Le plus profond silence régnait dans la salle. Lorsque chacun fut à sa place, le R. P. prieur commença le *Benedicite*, qui fut suivi de quelques prières psalmodiées. Pendant le repas, lecture en français par un des moines. Action de grâce et psalmodie. Le R. P. hôtelier, dom Bérangier, auteur de la *Vie de saint Turibe*, nous fait parcourir les différentes parties du monastère. Dom Bérangier, comme tous les bénédictins, est très-instruit : chemin faisant nous entendons un cours d'histoire, de statuaire et d'architecture. Entr'autres belles choses, l'église de l'abbaye contient un groupe d'une dizaine de personnages, en pierre, enfermé dans une sorte de grotte. Le sujet de ce groupe est *la Sépulture de la sainte Vierge*. C'est un chef-d'œuvre, rien de moins. Je suis resté longtemps à le comtempler, et j'y retournerai encore. Il y a là toute la fleur mystique du moyen-âge unie à la beauté de formes de la renaissance. Ce monument, que l'on attribue à Michel Colomb, date du seizième siècle.

Complies à neuf heures.

Retirés dans nos appartements, nous nous accoudons à une fenêtre et nous regardons l'orbe étoilé du ciel reflété dans les ondes de la Sarthe. La fraîche brise de la nuit nous fait oublier la poussière du chemin de fer et le soleil brûlant. De l'autre côté de la rivière, des voix de femmes et d'enfants arrivent jusqu'à nous. On parle le français, comme dans nos campagnes ! N'étaient ces beaux monuments artistiques du quinzième et du seizième siècles et cette vieille tour romane du onzième siècle que nous venons de contempler, nous pourrions nous croire au Canada.

Il y a eu hier, à Paris, trois tentatives de suicide et un enterrement civil. C'est un petit garçon de un an qu'on a ainsi enfoui, au cimetière du Père Lachaise ; le père du pauvre petit, un certain Dusvaillant, a refusé les cérémonies de l'Eglise pour son enfant. Ce serait d'un ridicule à faire rire, dit le *Figaro*, si le sujet n'était pas si triste.

Toute la presse s'occupe de la récente entrevue du comte de Chambord avec le comte de Paris ; dans tous les rangs de la société française on attache une grande importance à la démarche de ce dernier. (1)

---

(1) Les événements qui suivirent immédiatement l'entrevue de Frohsdorf et les manœuvres des hommes du *Correspondant* sont encore présents à l'esprit du lecteur. On sait que ce sont les chefs du parti catholique-libéral qui ont empêché, ou au moins ajourné,

Onze heures sonnent au beffroi de l'abbaye : il est temps d'aller prendre quelque repos.

Huitième Lettre.

Blois, hôtel de Blois, 12 août 1873.

Encore quelques mots sur Solesmes. L'illustre auteur de l'*Année liturgique*, dom Guéranger, (1) n'a que soixante-neuf ans : je le croyais beaucoup plus âgé. Il travaille en ce moment à une troisième édition de son ouvrage intitulé : *Sainte Cécile et la societé romaine.*

---

l'avénement de Henri V au trône de France. Délaissés par les princes d'Orléans, ils inventèrent le prétexte du drapeau, sauf à soulever d'autres obstacles si Henri V avait eu la faiblesse de céder. Les légitimistes sincères voulaient le roi avant tout ; les républicains n'en voulaient pas, même avec le drapeau tricolore. Mais le roi, c'était l'abandon de l'idée chère à l'école catholique-libérale : la conciliation impossible des principes catholiques avec les principes révolutionnaires. Malgré leur petit nombre—car le concile du Vatican et la réconciliation de la famille royale les a considérablement affaiblis—les catholiques-libéraux réussirent dans leur dessein, grâce à la division qui régnait parmi les membres de l'Assemblée Nationale. Maintenant le masque est levé, et l'on sait à quoi s'en tenir sur le compte des faux légitimistes.

(1) Mort en 1875.

Des images et des statues de la jeune vierge dont le Père Abbé a médité la vie et le martyre ornent l'église et presque toutes les chambres de l'abbaye. L'église des bénédictines, élevée à peu de distance, par les soins de dom Guéranger, est aussi dédiée à sainte Cécile ; partout on y voit, entrelacées, des fleurs de lys, emblêmes de la virginité, et des roses, emblêmes du martyre.

Le R. P. Abbé a bien connu Mgr. Taschereau. L'archevêque de Québec n'avait alors que dix-huit à vingt ans. Il l'a aussi revu depuis, et en a conservé un excellent souvenir. Le Révérendissime Père nous a priés de dire à Sa Grandeur beaucoup de choses aimables que la discrétion proverbiale des journalistes m'empêche seule de rapporter ici.

Le bibliothécaire de l'abbaye, dom Piolin, est un érudit de renom. Il publie en ce moment une nouvelle édition du *Gallia Christiana*, immense travail qui formera seize volumes in folio, dont trois sont déjà imprimés. Le bon bénédictin désire avoir des renseignements sur l'Eglise du Canada, et recevrait avec reconnaissance les livres que l'on voudrait bien lui adresser sur ce sujet tout-à-fait négligé jusqu'à présent dans les ouvrages publiés en France. Il sait que l'histoire de l'Eglise de notre pays lui fournirait des pages des plus intéressantes, mais les pièces lui manquent pour cette partie de son travail. Si quelques uns de vos lecteurs voulaient bien aider à l'œuvre du savant bénédictin par l'envoi de quelques volumes, voici

comment ils pourraient les adresser : " R. P. dom Piolin, abbaye de Solesmes, près Sablé-sur-Sarthe (Sarthe), France."

On nous a beaucoup parlé de Louis Veuillot à Solesmes. C'est un des habitués de l'abbaye. Il y vient se reposer de ses travaux, mais surtout consulter dom Guéranger.

Solesmes est à deux kilomètres (une demi-lieue) de Sablé, où passe le chemin de fer de Paris à Nantes. A Sablé, le " château de la duchesse," habité par madame la duchesse de Chevreuse, a été refait à neuf et est magnifiquement situé.

Nous avons passé deux bonnes journées à Angers, dans la famille de notre respecté ami M. A. E. Aubry. Madame Aubry ne se lasse pas de parler du Canada. M. Pierre Aubry est un jeune bachelier en herbe qui promet de faire honneur à sa famille.

Toute cette excellente famille jouit de la plus grande considération dans le quartier qu'elle habite et dans un cercle d'amis restreint mais choisi.

Le château d'Angers est justement célèbre. La ville elle-même est fort belle. Jolie promenade (le Mail) ; beau musée, qui contient un grand nombre d'œuvres de David (d'Angers) ; beaucoup d'arbres ; statue du " bon roy René," duc d'Anjou, comte de Provence et héritier du royaume de Naples.

Dimanche soir, il y a eu conférence, ou mieux *conversation* sur le Canada, au " patronage " de la paroisse de Saint-Serge. M. l'abbé Bachelot, M. l'abbé Bodin et une cinquantaine de personnes y assistaient.

On parait tellement s'intéresser au Canada chez les Angevins que M. Aubry a été invité, séance tenante, à donner prochainement une autre conférence sur notre pays et ses habitants.

J'aimerais beaucoup à vous parler de l'hospitalité des habitants de Blois, mais il me faudrait pour cela entrer dans des détails intimes qui ne sauraient trouver place ici.

Un prélat italien disait un jour en ma présence que les communautés d'Ursulines se distinguent toutes par un caractère, un cachet particulier qui se retrouve partout : en Italie, en France, et même en Amérique. Rien n'est plus vrai, du moins si j'en puis juger par la ressemblance qui existe entre les Ursulines de Blois et celles de Québec.

La supérieure des Ursulines de Blois, la Mère Ste. C....., est une parfaite grande dame. causant simplement, onctueusement, agréablement. La sous-prieure (Mère E.......,) écrit en vers avec facilité. Elle a l'air si modeste qu'on ne dirait jamais d'une femme poëte.

Tous les tableaux qui ornent la magnifique chapelle du couvent sont dus au pin-

ceau vraiment inspiré de la Mère St. D......., jeune religieuse guérie dernièrement d'une grave maladie à la suite d'une neuvaine à la vénérable Mère Marie de l'Incarnation, et qui travaille en ce moment à un portrait de la fondatrice des Ursulines de Québec. Les tableaux de la chapelle ne sont pas des copies mais bien des compositions de la Mère St. D.......

Une religieuse a exécuté pour nous, sur l'harmonium (instrument donné à la communauté par une des princesses de la famille d'Orléans), et avec beaucoup de talent, l'*andante* de la symphonie en *la* de Beethoven.

La Mère St. J ...., la Mère de la N .... et la Mère Ste. U .... ont demeuré plusieurs années à Québec. Nées en France, élevées en grande partie au Canada, ce sont de véritables *Canadiennes-Françaises*.

Il m'a aussi été donné de saluer la doyenne du couvent, la Mère de la Providence (1), qui a aujourd'hui quatre-vingt quinze ans, et qui fut la dépositaire des célèbres prédictions de la Sœur Marie-Anne.

Blois passe pour être, avec Tours, la ville ou l'on parle le mieux la langue française. Partout, en France, la haute classe parle bien (il s'agit ici de la correction du langage et non de la prononciation) ; mais ce qui dis-

---

(1) Morte quelques mois après.

tingue Blois et Tours des autres villes, c'est que la prononciation y est excellente, et que le peuple y parle presque aussi correctement que la classe instruite. Et cela est vrai même pour le peuple des campagnes voisines de ces deux villes.

Au reste, les populations des rives de la Loire ont toujours joui d'un grand renom pour leur beau langage. Sans parler des chants des trouvères, en la langue d'*oïl*, qu'on me permette de citer ce délicieux *rondel*, composé vers 1440 par Charles d'Orléans, " le prince le plus accompli de son temps," un des habitants du château de Blois :

Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure & de pluye,
Et s'est vestu de brouderie,
De souleil luysant, cler & beau ;
Il n'y a beste, ne oyseau
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure & de pluye.

Rivière, fontaine & ruisseau
Portent, en livrée jolie,
Gouttes d'argent d'orfaverie,
Chascun s'abille de nouveau ;
Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure & de pluye.

M. l'abbé Richaudeau, aumônier des Ursulines, à eu la complaisance de nous servir de cicerone dans la ville, et nous a présentés à quelques-uns de ses amis.

Au double point de vue historique et architectonique, le château de Blois est un des monuments intéressants de la France. M. de La Saussaye a fait sur ce château une étude qui, elle-même, est un monument. (1)

Le sieur Gambetta à fait démolir une des arches du beau pont qui traverse la Loire vis-à-vis Blois, afin d'empêcher les Prussiens d'entrer dans la ville, — laquelle, du reste, n'était pas défendue.

Les Allemands ont dû bien rire de cet effort de génie !

Une passerelle en madriers fut aussitôt improvisée, et la marche de l'ennemi ne fut retardée que d'une heure ou deux. Gambetta s'était enfui à toutes jambes.

A Paris, le " général " eût été *chansonné* d'importance pour cet acte de haute stratégie. Les Blésois rebâtirent tranquillement l'arche démolie et se contentèrent de lever les épaules.

Neuvième Lettre.

Blois, 12 août 1873.

Je suis encore tout ému de ce que je viens de voir et d'entendre.

---

(1) *Histoire du Château de Blois*, par L. de La Saussaye, Paris, 1866.

Il y a près de vingt-trois ans, une jeune enfant de quelques jours fut déposée sur le seuil du couvent des religieuses hospitalières de Blois. Un papier que l'on trouva sur elle recommandait aux religieuses de l'appeler Constance, afin qu'on pût la reconnaître lorsqu'on viendrait la réclamer (ce que personne n'a encore fait). Quand la petite enfant eut atteint l'âge de trois ou quatre mois, on s'aperçut qu'elle étaitcomplètement sourde. Elle fut élevée à l'Hôpital de Blois. et on peut dire que toute la ville, dont la population n'est que de 20,000 âmes, la connait. Les religieuses l'envoyèrent passer quelques années à Orléans, dans une école spéciale, où elle apprit à lire, à écrire, etc., et aussi à s'exprimer par signes selon les règles de l'art. Son éducation terminée, elle revint à Blois, chez les religieuses hospitalières, où elle réside encore.

Or, au mois d'octobre de l'année dernière, un grand nombre de personnes partaient de Blois pour N. D. de Lourdes. Une d'elles, au moment de quitter la ville, dit : Si nous emmenions avec nous Constance la sourde-muette ? Qui sait si la sainte Vierge ne la guérirait pas ? Constance partit avec les autres pèlerins, et, le lendemain, elle assistait à la messe dans l'église de l'Immaculée-Conception ou de la " grotte. " Au moment où la clochette sonnait, l'office fut un instant troublé : c'était la jeune fille, chez qui venait de se réveiller le sens de l'ouïe, et qui, étonnée, émerveillée, manifestait sa surprise par des exclamations ! Le célébrant s'aperçut qu'il se

passait quelque chose d'extrarodinaire, et, aussitôt après la messe, il apprit, de même que toute la foule qui se trouvait à Lourdes ce jour-là, que Constance venait d'être l'objet d'un prodige éclatant.

Le télégraphe annonça le miracle, et lorsque le chemin de fer partit pour Blois emportant la bienheureuse jeune fille, la nouvelle de sa guérison était déjà connue au loin. A une station, un étranger se présente et demande à la voir. C'était un médecin spécialiste. Il parle par signes à Constance, et celle-ci lui fait comprendre, par signes aussi, qu'elle entend depuis quelques heures. Le médecin s'adresse alors aux voyageurs et leur dit : "Cette personne était sourde de naissance, je puis vous l'affirmer ; je le vois à sa manière de s'exprimer"; et il ajouta : "Vous êtes tous bien heureux ! " puis il s'éloigna.

Depuis lors la jeune fille apprend à parler. Je viens de lui faire visite avec M. l'abbé Richaudeau, qui la connait depuis longtemps et qui est un des témoins du miracle. Elle balbutie encore comme un enfant, et parle très-lentement. Elle articule les *r* et les *s* avec difficulté, et a peine aussi à prononcer les *u*. Il lui faut faire un grand effort, par exemple, pour dire le mot *Lourdes*. Le mouvement de la langue et des lèvres, qui est pour nous si facile et si spontané, est toute une affaire pour elle. Elle sait prononcer tous les pronoms et aussi les articles, mais elle ne connait *au son* qu'un petit nombre de substantifs et de ver-

bes. Quand sa science nouvelle lui fait défaut, elle écrit ou s'exprime par signes. Ce qu'il lui faut apprendre, c'est le *son* des mots et la manière de les dire elle-même : quant à leur emploi, ce n'est pas pour elle un embarras puisqu'elle sait déjà écrire.

Il m'est impossible de vous exprimer ce que j'éprouvai en l'entendant parler. On reste stupéfait en constatant tant d'inexpérience dans l'usage de la parole à côté de tant de vie et d'intelligence dans les gestes et dans le regard ; en entendant les inflexions douces mais étranges de cette voix inculte, de ce gosier qui fut vingt ans sans " clameur." (1)

---

(1) M. Richaudeau, au retour de cette visite, me lut quelques pages d'un travail qui parut peu de temps après, et que le *Courrier du Canada* [1er mai 1874] signala en ces termes :

" On a bien voulu nous adresser un exemplaire d'un ouvrage récemment publié en France : la *Vie de la Révérende Mère Marie de l'Incarnation, première supérieure du monastère des Ursulines de Québec*, par M. l'abbé P. F. Richaudeau, chanoine honoraire, aumônier des Ursulines de Blois.

" Nous donnerons plus tard une appréciation de cet ouvrage remarquable. En ce moment de fièvre politique, il nous serait difficile de parler comme il convient de ce livre profondément ascétique, de ces pages recueillies qu'il faut lire dans la solitude du cabinet— nous allions dire de l'oratoire.

" L'auteur s'est attaché surtout à faire connaître la vie intérieure de la femme vraiment extraordinaire qui illustra de ses vertus et l'Eglise de France et celle du Canada. Avant lui, M. l'abbé Casgrain avait écrit

Je lisais ce matin les lignes suivantes, d'un journal allemand, le *Morgen-Blatt* :

“ Décidément la nation française est finie, et nous pouvons dire que bientôt, au lieu de nous

---

sa vie extérieure, et on peut dire qu'il a fait d'elle une intéressante esquisse comme *figure historique* ; mais il ne s'est guère attaché à faire connaître *la sainte*. Le livre de M. Casgrain a préparé les esprits ; celui de M. Richaudeau achèvera de les fixer et de les convaincre.

“ M. Richaudeau est déjà auteur de plusieurs ouvrages estimés. On sent en le lisant qu'il n'écrit pas pour le plaisir d'écrire, et que c'est à un homme d'expérience que l'on a affaire. Il n'est guère de chapîtres, dans le livre que nous avons sous les yeux, qui ne contiennent des conseils sur l'éducation des enfants, la direction des âmes, etc ; puis des explications sur les vérités de la Foi, et des considérations, très-attachantes dans leur mysticité, sur les communications de Dieu avec les âmes fidèles et privilégiées, les miracles, la grâce, la vertu toute-puissante du sacrifice.

“ Traiter un pareil sujet avec une telle hauteur de vue suppose un talent, une science théologique et une connaissance du cœur humain peu ordinaires. Hâtons-nous de dire que le vénérable et savant hagiographe n'a pas trop présumé de ses forces : c'est ce qui ressort des approbations dont son œuvre est revêtue, et c'est aussi le témoignage que nous avons recueilli de la bouche de plusieurs membres du clergé de cette ville.

“ Quant à nous, laïque, nous déclarons que nous avons été étonné de l'attrait que M. l'abbé Richaudeau a su donner à son livre. Nous avons lu avec une véritable avidité non-seulement ces pages où figurent nos héroïques ancêtres et où sont racontés les commencements de l'Eglise huronne-algonquine, mais encore celles où le théologien nous transporte dans les

forcer à la haine, elle ne nous inspirera plus qu'un sentiment de pitié ! On devait penser que la libération de son territoire éveillerait chez elle un éclair de patriotisme, ou, au

---

régions supérieures, déchirant les voiles qui cachent les horizons lumineux, expliquant les admirables opérations de la grâce dans l'âme humaine, et commentant avec autant de clarté que de justesse les paroles inspirées de la vénérable Marie de l'Incarnation sur les vérités dogmatiques de l'ordre le plus élevé.

" M. l'abbé Richaudeau parle avec ce ton d'autorité exempt de toute raideur que peuvent seuls donner la maturité du talent, les fortes études et le commerce des âmes. Son style est ferme, sobre, concis. En le lisant on pense à ce qu'il dit et on ne songe guère à remarquer comment il le dit. L'écrivain, en gardant la mesure et le ton convenables, s'efface presque complètement, et la grande figure de la *sainte* et les autres figures qui l'entourent restent seules en lumière. Or savoir attacher le lecteur et se faire oublier soi-même est déjà un grand art : c'est la marque par excellence des écrivains de bonne école.

" Au moment de terminer cet article, deux des choses que nous venons de lire nous reviennent à la mémoire. La première, c'est que Notre Seigneur Jésus-Christ a daigné faire connaître à notre *sainte canadienne* l'efficacité irrésistible de la dévotion à son Cœur sacré cinquante ans avant l'apparition de Paray-le-Monial. La seconde, c'est que l'œuvre de sainte Angèle Mérici, l'institution des Ursulines, a la promesse d'une durée éternelle. Nous nous bornons pour aujourd'hui à faire mention de ces deux faits sans y ajouter aucun commentaire, et nous laissons nos lecteurs si profondément catholiques aux sentiments doux et consolants qu'ils feront naître dans leurs cœurs."

" ERNEST GAGNON."

moins, une dernière lueur de bon sens. Nous-mêmes, nous étions persuadés que notre départ serait pour quelques jours l'occasion d'un grand élan national.

" Il n'en a rien été ; et les défenseurs acharnés de ce peuple corrompu doivent enfin reconnaître la vérité. Nos soldats étaient encore dans les faubourgs de chaque ville, que les cris furieux de : *Vive Gambetta ! vive Thiers !* les demandes d'amnistie et les chants de la *Marseillaise* éclataient de toutes parts, accompagnés d'outrages et de menaces contre les fonctionnaires français, si bien que nos généraux étaient sur le point de rebrousser chemin pour aller à leur secours....

" Il est probable qu'avant peu, les provinces de l'Est, prises entre une démagogie furieuse et la guerre civile déchaînée par les prétendants, regretteront l'ordre et la paix que nos armées leur ont assurés pendant deux années..."

S'il n'y avait en France que des criailleurs et des gambettistes, le *Morgen-Blatt* aurait raison : la nation serait finie. Mais à côté de la France *qui crie*, il y a la France *qui prie* : tout le salut est là.

Dixième Lettre.

Lourdes (Hautes-Pyréneés), 14 août 1873.

Lourdes offre aux regards un des paysages les plus pittoresques qu'il soit possible d'imaginer.

La petite ville, cachée dans l'étroite vallée de Lavedan, est entourée de collines à demi sauvages, et dominée par un rocher surmonté d'un château-fort.

A quelque distance, assise sur les célèbres Roches Massabielle, l'église de l'Immaculée-Conception (1), avec sa flèche élancée, se dessine sur le fond sombre de la montagne.

Tout auprès, une jolie rivière, le Gave, (2) descend des Pyrénées en chantant sous les peupliers et les rosiers sauvages ; des sentiers bordés de fleurs sillonnent en tous sens des collines et des gorges profondes, et, dans le

---

(1) Elevée depuis au rang de *basilique.*

(2) Le Gave de Pau. *Gave* veut dire *cours d'eau.* Pau, situé à quelques kilomêtes de Lourdes, était la capitale du Béarn. Sa population est de 2[illegible],000 habitants. Le château où naquit Henri IV a été complètement restauré. Il est admirablement situé, et domine la chaussée que suit le chemin de fer.

Pau est toujours la première étape des fugitifs *de distinction* qui arrivent de la frontière espagnole.

lointain, des pics élevés, couverts de neige, se confondent avec les nuages.

Nous sommes ici à huit lieues de la frontière d'Espagne.

Au dessous de la grotte de l'*apparition* sont suspendues une quantité étonnante de béquilles et d'autres objets ayant appartenu à des *miraculés.*

Aujourd'hui même, quelques heures avant mon arrivée, madame la baronne de la Rüe, qui avait perdu l'usage des jambes depuis près de douze ans et qui se mourait d'une débilité générale, a été complètement guérie pendant une visite à la " grotte." et a marché en présence de toute la population de Lourdes et des pèlerins.

Je renonce à vous décrire l'intérieur de l'église de l'Immaculée-Conception, bâtie au dessus de la grotte. Le nombre des bannières, d'objets en or et en matières précieuses envoyés de toutes les parties du monde au sanctuaire de Marie est quelque chose d'incroyable. Une des bannières, la plus belle peut-être, a été reçue de Montréal, il y a trois semaines. On y lit ces mots : " CANADA—N.-D. de Montréal à N.-D. de Lourdes." Au centre brille l'église paroissiale de Montréal, brodée en or. Le bas est orné d'un castor avec feuilles d'érable.

Demain, 15 août, fête de l'Assomption, procession solennelle. La musique de la ville et

une société chorale répètent en ce moment des hymnes religieux pour la cérémonie, à quelque distance de l'*Hôtel de la Grotte*, où je suis descendu.

On aperçoit d'ici un des points les plus élevés des Pyrenées, le Pic du Midi, dont l'altitude est d'environ 8,600 pieds. Si l'on veut avoir une idée du beau naturel uni au beau surnaturel, c'est à Lourdes qu'il faut venir.

Un moraliste religieux aurait de belles choses à dire sur les pèlerins, sur leurs misères, leurs espérances, leur recueillement, leur foi. Il y a plaisir à faire parler les gens du peuple des merveilles dont ils sont tous les jours les heureux témoins. Avec cela que leur langage est vraiment beau à entendre. Je ne les comprends pas toujours, mais il y a dans leur manière de dire une musique que tout le monde peut saisir et qui est réellement charmante.

Lourdes fut, au moyen-âge, la capitale du Lavedan en Bigorre. C'était une des places fortes de la Gaule au temps de César. Sa population actuelle est d'environ 4,000 âmes.

Onzième Lettre.

Lourdes (Hautes-Pyrénées), 15 août 1873.

Il faisait, ce matin, un temps délicieux. L'incomparable paysage de Lourdes était embelli encore par les rayons du soleil matinal. La rivière semblait plus limpide, les montagnes plus vertes, et la belle église de la "grotte," dans son cadre de collines couvertes de grands arbres, ressemblait à un diamant enchassé dans des émeraudes. L'air frais du matin était saturé de parfums délicieux. Sur la route qui conduit à la "grotte," les pèlerins marchaient, isolés ou par groupes, dans un profond recueillement. Quelques-uns tenaient de longs bâtons à la main ; d'autres avaient de grands rosaires passés au cou ; des familles entières portaient l'insigne du Sacré-Cœur. Les femmes du peuple étaient revêtues du *capulet*, coiffure blanche, noire ou rouge, qui descend jusqu'à la taille, et sert aussi de mantille. (1) Dans l'église, il y avait une foule immense. Des hommes et des femmes

---

(1) Eugénie de Guérin écrivait de Cauterets (13 juillet 1846) :

" Le costume des femmes est remarquable par une grande mante, noire, rouge ou blanche, dont elles se couvrent en tout temps. On appelle cela un *capulet*. Il est en laine, et les malheureuses doivent étouffer là-dessous quand il fait chaud. Mais c'est le voile des Orientales ; sortir sans *capulet* serait un déshonneur."

de tous rangs, de tous âges et de tout pays assiégeaient les balustres.

Après la messe, dite par Mgr. Blanger, évêque de la Guadeloupe, je descends à la grotte où je trouve beaucoup de monde réuni. Je contemple un instant la statue placée à l'endroit même où eut lieu l'apparition, et je me disposais à puiser de l'eau à la fontaine lorsque, tout-à-coup, un prêtre fend la foule, et, s'adressant à un fonctionnaire, il dit avec rapidité :

—Vite, un cierge, un grand cierge !... Un nouveau miracle !..

Un énorme cierge est aussitôt allumé et placé au pied de la statue, en dedans de la balustrade vers laquelle tout le monde se porte aussitôt. Je m'approche d'un petit groupe où l'on cause à demi-voix.

—C'est le comte de Musy, prêtre du diocèse d'Autun, qui vient d'être guéri.

—Ce prêtre que l'on traînait dans une petite voiture ?

—Précisément. Il était malade depuis vingt ans et n'a pas dit la messe depuis onze ans.

—Je l'ai bien connu, fit une autre voix ; il tomba malade en sortant de Saint-Sulpice, ou peu de temps après.

—Je lui ai servi de secrétaire il y a trois

ans, dit un jeune prêtre ; il avait les yeux malades, et était perclus de tous ses membres. Tenez, le voici !

—Le voici, le voici !

Un homme brun, grand, bien pris, mais très-pâle traversa lentement la foule. La grille s'ouvrit et il passa de l'autre côté de la balustrade, immédiatement au dessous de la grotte. Chacun put le voir, à genoux d'abord, puis debout, pendant que tout le peuple chantait le *Magnificat.*

Le grandiose de cette scène dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Nous nous sentions effrayés en quelque sorte de ce qui se passait dans ce lieu auguste. La rivière, les montagnes, la végétation, le ciel d'azur plein de lumière et de soleil chantaient avec nous. Il y a dans ce cantique de la Visitation des beautés que je n'avais jamais comprises comme en ce moment. Tout le monde chantait. Parfois une forte voix de basse attaquait un verset avec chaleur, puis, soudain, faiblissait, brisée par l'émotion. Les femmes chantaient comme les hommes.

Quand le *Magnificat* fut fini, M. de Musy s'approcha du grillage, et s'adressa à l'assistance à peu près en ces termes :

“ Mes frères et mes sœurs,

“ Il y a une heure, environ, j'étais encore le pauvre infirme que plusieurs d'entre vous

ont connu et que l'on traînait d'un endroit à l'autre dans une voiture, comme un petit enfant. Il y a onze ans que j'ai perdu tout-à-fait l'usage de mes jambes, et mes souffrances datent de plus longtemps encore. J'ai prié la sainte Vierge d'intercéder pour moi et d'obtenir ma guérison. J'ai prié longtemps avant d'être exaucé. Ce matin, j'ai entendu deux messes. Pendant la première je me suis senti guéri, et j'ai entendu la seconde en partie assis et en partie debout. Je me suis rendu jusqu'ici à pied, sans effort, et je vous parle sans fatigue. Aidez-moi à remercier Dieu et sa sainte Mère. Priez la sainte Vierge pour que j'obtienne la grâce d'être un bon prêtre et de bien diriger les âmes qui me seront confiées."

Il était alors neuf heures du matin. Nous prîmes un des jolis sentiers qui longent la rive gauche du Gave, et nous allâmes faire visite à madame la baronne de la Ruë, femme du sous-préfet de Saint-Malo, guérie miraculeusement la veille.

Madame la sous-préfète nous reçut avec beaucoup d'affabilité. Elle avait auprès d'elle sa mère, qui l'a accompagnée depuis Saint-Malo, et son enfant, un jeune garçon de onze ans, qui, avant le miracle d'hier, ne l'avait jamais vu marcher.

Madame de la Ruë a fait usage de béquilles pendant huit ans, mais, depuis trois ans, elle n'était plus capable de s'en servir. Elle avait,

en outre, complètement perdu l'œil gauche, sur lequel la paupière restait toujours fermée, et était sujette à des crises excessivement douloureuses. Enfin elle ne pouvait plus rien digérer de solide.

Depuis longtemps elle désirait faire le pèlerinage de Lourdes, mais son mari s'y était toujours opposé ; les médecins prétendaient qu'elle n'aurait pas la force de faire un si long voyage. Quand son mari eut consenti au pèlerinage, elle ne douta pas un instant de sa guérison, et, le long de la route, elle disait à ceux qui la portaient et se la passaient de l'un à l'autre " comme un paquet : " Merci de vos bontés : vous n'aurez pas cette peine à mon retour de Lourdes, car je serai guérie.

" C'est que, nous dit-elle, j'avais une foi !.. une foi telle que le bon Dieu seul pouvait mettre un pareil sentiment dans mon âme ! Je suis arrivée ici avant hier soir. Hier matin, après avoir fait mes dévotions, je me fis porter à la grotte où je me mis en prières. Tout-à-coup, mon œil s'est ouvert ! Je me mis alors à marcher vers la balustrade. Ma mère craignait de me voir aller ainsi seule, mais je lui dis de me laisser faire. J'étais guérie, complètement guérie !....

" Après mon action de grâce, je me rendis jusqu'ici (un demi-mille) à pied. Je marche ; je vois de mes deux yeux, et, depuis hier, j'ai pu manger de la viande sans éprouver aucun

malaise. Vous voyez qu'il s'est opéré en moi un triple miracle. Publiez-le partout ; puis, priez pour moi, car j'ai une grande dette à payer ! "

Nous prîmes congé de madame de la Ruë, qui voulut bien apposer sa signature sur quelques photographies que nous emportons en souvenir, et nous retournâmes à la grotte où il y avait toujours une foule considérable.

Messe à onze heures. Sermon par le R. P. Vadon, jésuite. Tout Lourdes est là. Je suis invité à toucher l'orgue. M. de Musy, le miraculé, dîne chez les RR. PP. de l'Immaculée-Conception, qui desservent l'église de la " grotte. " Il parle peu mais sourit volontiers. Il est midi ; voilà juste quatre heures que s'est opéré le miracle de sa guérison. Il veut bien, lui aussi, me laisser sa signature en souvenir. A la même table sont l'évêque de la Guadeloupe, M. le marquis de Franclieu, député de l'Assemblée Nationale, un prêtre polonais à qui les Russes ont cassé les dents, et plusieurs autres étrangers.

Je pars à l'instant pour Toulouse, Nîmes et Puy-Ricard (près d'Aix-en-Provence), où demeure M. l'abbé Bouchy, autrefois de Québec. Nous partirons de là pour Marseille et l'Italie.

Toulouse, grand hôtel du Midi, 16 août.

Toulouse (Haute-Garonne) — 130,000 habitants—est située sur la rive droite de la Garon-

ne et le canal du Languedoc. Ancienne capitale des Volces Tectosages, elle devint, successivement, capitale du royaume des Visigoths, siége du duché d'Aquitaine, capitale du comté de Toulouse, et enfin, en 1271, capitale de la province du Languedoc jusqu'à la division de la France en départements. Tous les dictionnaires vous diront cela.

Le principal monument de la ville est le capitole, (de création romaine, au dire des antiquaires)—(1) où se voit la statue de Clémence Isaure, la fondatrice de l'Académie des Jeux-Floraux.

A l'extrémité du faubourg Saint-Cyprien, au point où s'opère la jonction du canal du Midi avec le canal de Brienne, se trouve un lieu de promenade magnifique. L'église dédiée à saint Saturnin, premier évêque de la ville, contient des reliques précieuses.

Toulouse est la ville aux parchemins du midi de la France. Un ancien privilége concédait le tître de noble à ses échevins, ou capitouls : de là le dicton :

Cil de noblesse a grand titoul
Qui de Toulouse est capitoul.

Celui-là a grand tître de noblesse qui est capitoul de Toulouse.

---

(1) ......" D'autres, dit Mme. Tastu, nient l'origine romaine de ce nom (capitole) et l'attribuent tout simplement à la destination de l'édifice où les magistrats municipaux de la ville se réunissaient en conseil ou chapitre, en roman *capitol*, d'où ils ont pris le nom de *capitoul.* "

Grand-hôtel du Luxembourg, Nîmes, 17 août.

Nulle part en France on ne trouve d'aussi beaux restes de la grandeur romaine que dans Nîmes. Ce sont : la *Maison Carrée,* ancien temple d'une admirable architecture, où l'on a placé le musée de la ville ; les ruines d'un temple à Diane, la *Tour Magne*, la *Porte d'Auguste*, la *Porte de France*, et les célèbres *Arènes*, immense amphithéâtre, beaucoup mieux conservé que le Colisée de Rome, et où pouvaient s'asseoir 30,000 spectateurs.

Nîmes est une des plus jolies villes de France. Sa population s'élève à au delà de 60,000 habitants.

Douzième Lettre.

Puy-Ricard, château de la Rostolane, 18 août 1873.

Nous voici en pleine Provence, dans le pays des troubadours, où l'on chante *Magali*, la poétique légende citée par M. Hubert LaRue dans ses *chansons populaires et historiques* ;— où vécut Jasmin et où vivent encore Audebal, Mistral et Roumanille.

C'est ici même qu'eut lieu la célèbre bataille où les Teutons et les Cimbres furent vaincus. A quelque distance s'élève la Tour de Marius, qui rappelle la victoire du général

romain. Au delà de la tour, un cap élevé découpe une large échancrure dans le ciel bleu : c'est le commencement des Alpes. De l'autre côté de ce promontoire, une femme étrangère vint mourir il y a dix-huit cents ans. Marie-Magdeleine était son nom. C'était cette même Marie qui répandit des parfums sur les pieds du Sauveur, et qui, pour cette action, sera louée partout où sera prêché l'Evangile.

La Rostolane est la propriété de madame de Régis (de la famille de saint François Régis), nièce du général de Rostolan qui commandait à la prise de Rome, en 1849. Madame de Régis habite ordinairement Nîmes. Elle passe l'été ici avec son père, M. le comte de Lafare (ancien militaire qui a fait la campagne de Russie et terminé sa carrière publique à Alger), avec sa fille et ses deux fils.

Tout cet aimable monde est très-royaliste. M. l'abbé Bouchy, qui habite aussi la Rostolane, ne se lasse pas de parler du Canada. Il va nous faire le plaisir de nous accompagner jusqu'à Marseille.

Je fais l'inspection de l'école communale de de Puy-Ricard. Elle est bien tenue, et est fréquentée par environ cinquante élèves. On n'y voit qu'une seule carte de géographie : la carte de la France, naturellement. L'instruction primaire n'est pas aussi avancée en France qu'elle l'est au Canada, mais il y a *progrès* sous ce rapport. Je fais causer les petits éco-

liers, et leur fais dire quelques mots en provençal. Plusieurs de ces mots sont du latin tout pur, comme *schola, campana,* etc ; mais la similitude ou même l'étymologie latine n'est pas aussi générale qu'on pourrait le croire. Le provençal est une langue à part ; sans étude spéciale, les plus forts latinistes y perdraient...leur latin.

La vigne est la grande richesse du pays. Il y a aussi beaucoup d'amandiers. Je prends note, en passant, d'une sorte de légume inconnue chez nous : les aubergines. Il pleut très peu l'hiver en Provence, et il n'y pleut pas du tout l'été. Partant, il n'y a pas de pâturages. On boit du lait de brebis, et l'huile d'olive remplace ordinairement le beurre, qui ne paraît sur la table que comme friandise.

Nous allons faire visite à M. l'abbé Roux, curé de Puy-Ricard, homme aussi savant que modeste. Chemin faisant, mon jeune ami, M. Louis de Régis me montre les ruines du *Castelas* (grand château). De retour à la Rostolane, M. George de Régis nous conduit du côté de la Tour de Marius, pendant que mademoiselle de R.... (une vraie Nîmoise qui sait son Jean Reboul par cœur) réunit quelques petits paysans pour nous faire voir et entendre une ronde populaire : la *lune bédole.* J'écris sur mon carnet quelques fragments de ce chant rustique :

Au riban vert.
La lachtude, la lachtude [laitue]
Au riban vert,
La lachtude, lou dgivert [persil]

Prindrin achestre qu'a la coulour plus fresque ;
Laïsserant l'aütre qu'a la coulour malaüte.

Au riban vert,
La lachtude, la lachtude ;
Au riban vert,
La lachtude, lou dgivert.

Roumanille vient de publier, à Avignon, une petite brochure, en langue provençale, qui a eu un grand succès. Elle est dirigée contre les partisans des enterrements civils, et est intitulée : *Lis Enterro-Chin,* les Enterre-Chiens.

Vous connaissez Reboul, le poëte royaliste, vrai type populaire du Nîmois. Celui-là n'écrivait pas en provençal ; mais il y a dans ses " dernières poësies " quelque chose de rustique et de doux qui sent le *terroir* du pays, comme dirait M. Charles Taché, et qui leur donne un cachet particulier. Je cite à l'appui un *envoi* à madame la comtesse de Chambord, que me dicte un de nos aimables hôtes de la Rostolane :

" Puisqu'on ne sait quel vertigo
Est venu mettre l'embargo
Sur nos vœux et sur nos prières,
Quand l'an va se renouveler,
Un vieux Nîmois fera parler
Le ciel, les arbres et les pierres.

" Voici d'abord les compliments
De ces antiques monuments
Dont la contrée est embellie ;
Contré' dont le géant romain,
Avec l'empreinte de sa main,
Fit une sœur à l'Italie ;

“ Puis ceux de ces riants côteaux
D'où le vin descend à ruisseaux ;
Ceux des oliviers du vieux Nîmes,
Retentissants de la chanson
Où le nom sacré de Bourbon
Revient si souvent sur les rimes.

“ Car, parmi nous, les cœurs vivants
Ne tournent pas à tous les vents ;
Et, malgré le siècle où nous sommes,
Pour le droit et la royauté,
Les petits ont leur loyauté,
Et le peuple a ses gentilshommes !

“ Mais surtout recevez les vœux
D'un soleil chaud et généreux
Qui des hivers brave l'empire ;
Les vœux de ce beau ciel d'azur,
Qui deviendrait encor plus pur
S'il pouvait un jour vous sourire.

“ Oui, madame, il vous sourira ;
Le Seigneur nous exaucera :
C'est pour nous chose manifeste.
Mais, hélas ! Blondel(1) se fait vieux......
Et les pleurs qu'il sent dans ses yeux
L'empêchent de dire le reste...

---

(1) Blondel, poëte du douzième siècle, né à Nesle, en Picardie, s'attacha à Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, et devint son favori. L'anecdote d'après laquelle il aurait retrouvé le prince captif en chantant ses romances dans toutes les parties de l'Allemagne n'a guère d'authenticité. Grétry a beaucoup contribué à populariser cette figure historique. C'est Blondel qui, dans la partition de *Richard*, chante la célèbre romance : *Une fièvre brûlante*....... Les chansons du poëte-troubadour sont conservées à la Bibliothèque impériale et à celle de l'Arsenal de Paris.

" Des pleurs en un moment si doux ! ...
Non non, madame, à vos genoux,
Je jure qu'en ce jour heureux,
(Si Dieu veut qu'avant je succombe)
Malgré la mort et tous ses nœuds,
Je serai vivant dans la tombe !

" En attendant, à notre Henri,
Qui ne fut jamais plus chéri,
Faites promesse solennelle
Que nous préfèrerions cent fois
Gratter la terre avec nos doigts
Que manger d'un pain infidèle."

Le *Courrier du Canada* est reçu à Puy-Ricard. J'en parcours une dizaine de numéros. J'apprends avec chagrin la mort de M. Ovide Leduc et celle du jeune docteur Robitaille.

Marseille, hôtel du Louvre et de la Paix, 20 août.

Marseille, fondée 599 ans avant Jésus-Christ par une colonie de Phocéens, est aujourd'hui le chef-lieu du département des Bouches-du-Rhône. Sa population est d'environ 320,000 habitants.

Le palais du Château-d'Eau, à l'extrémité de la promenade de Longchamp, est peut-être le plus beau monument, dans le genre, qui existe en Europe. Un canal d'irrigation, dérivé de la Durance, long de 120 kilomètres (30 lieues), apporte à la ville et à 5,000 maisons de campagne de la banlieue une eau pure et abondante, et arrive en bondissant dans un immense bassin, au centre du Château-d'Eau, d'où surgissent des statues colossales repré-

sentant des personnages mythologiques et des monstres marins.

Le musée de la ville a été transporté au château de Longchamp. Il contient des marbres remarquables dus au talent de Puget.

On connait le fameux dicton : " Si Paris avait une Cannebière, ce serait un petit Marseille." Grâce à la prolongation de la Cannebière, qui n'était autrefois qu'un bout de rue, le mot paraît aujourd'hui moins chargé.

Les journaux de Paris ont publié, dernièrement, une charade marseillaise qui a fait le tour de la presse ; la voici :

" Mon premier me porte, mon second m'emporte, et mon tout me transporte ! "

Le mot est *Canne-bière.*

Les restaurants de la Cannebière sont peints à fresque et ornés avec goût. Sur ce point Paris est complètement battu.

Les Marseillais parlent, entre eux, le patois provençal, et prononcent le français en appuyant fortement sur toutes les consonnes.

Marseille est la grande capitale du sud de la France. Son commerce s'étend à toutes les parties du monde. L'église Notre-Dame de la Garde, dont je n'avais vu que les fondations en 1858, est maintenant terminée. On travaille au parachèvement de la nouvelle cathédrale.

Le célèbre potage national, la *bouille-abaissé*, dans lequel il entre une grande variété de poissons, n'est jamais oublié par les touristes anglais. Je n'y ai pas même goûté : je le dis à ma grande confusion.

M. Thiers est natif de Marseille.

Treizième Lettre.

Rome, 30 août 1873.

Le vaisseau sur lequel nous nous étions embarqués, à Marseille, ayant touché à Gênes, où il y a du choléra, quelques jours auparavant, un ordre est parti de Rome défendant de l'admettre en libre pratique dans aucun port de l'Italie avant le 25 août. Nous avons dû nous rendre à Naples pour finir la *quarantaine*. Avant de nous permettre de débarquer, on nous a fait encore attendre six mortelles heures. Le capitaine invoquait la commune à grands renforts d'imprécations : pour lui le remède à tous les maux serait de " mettre le feu aux quatre coins du monde ! " (1)

---

(1) Le second du vaisseau était un républicain *pur*.
— Eh bien ! lui dis-je, vous devez être content : votre belle France est maintenant en république.
— Mais non, mais non, je n'appelle pas cela une république.
— Mais il me semble .....

Naples est toujours beau,de sa mélancolique beauté. J'ai parcouru autrefois tout le golfe, depuis Sorrente et Capri jusqu'au cap de Mizène ; (1) cette année, j'ai dû me hâter da-

---

— Une république avec des *lois de rois* !..
— Que désirez-vous donc ?
— Je voudrais .... je veux qu'on ôte les aumôniers de l'armée !
— Ah !...
Chacun a son grief contre les hommes ou les choses de ce monde. Le grief de monsieur notre second c'étaient les aumôniers !

(1) Je trancris ici une page du journal de voyage que je tenais alors.

Naples, 5 juin 1858.

" ..... Après avoir vu Pompéï, nous nous rendîmes à Castellamere, d'où nous prîmes une voiture pour aller à Sorrente. Nous suivîmes une route vraiment royale, pratiquée sur le flanc de montagnes souvent taillées à pic au dessus de la mer, et couvertes d'orangers, d'oliviers et de citronniers.

" Arrivés dans la "patrie du Tasse," notre cocher nous conduisit à l'hôtel *Villa Nardi*, la plus charmante habitation possible. Comme le jour commençait à décliner, nous prîmes un guide, louâmes des ânes, et nous mîmes immédiatement en selle.

" Notre cicerone nous conduisit par la ville partout où quelque chose pouvait nous intéresser. Il y a dans Sorrente d'immenses réservoirs — bâtis par Antonin le Pieux — dans lesquels on entend un merveilleux écho. Une simple émission de voix, quelque brève qu'elle soit, rend un son qui se prolonge très-longtemps. Je me plaçai dans une ouverture de l'une de ces citernes, et chantai à plusieurs reprises des notes qui s'har-

vantage : je me suis contenté de revoir Pompeï, Baïa et Pouzzoles.

Le Vésuve laisse à peine échapper une légère fumée ; en revanche, une vapeur assez dense s'élève de la *Solfatara.* L'ancien cratère est tout brûlant ; nous avons dû nous tenir à une certaine distance de l'orifice d'où s'échappaient du soufre et de l'alum en ébullition.

Baïa. Deux heures de *dolce far niente.* Nous

---

monisaient entr'elles. Ces notes que, naturellement, je chantais l'une après l'autre, se faisaient entendre simultanément dans le lointain : on eût dit un chœur de voix d'hommes.

" Notre guide me conduisit encore sur le sommet d'un promontoire élevé, d'où le regard peut embrasser tout le golfe de Naples. Nous descendîmes de ce promontoire sur les huit heures. A notre gauche, le rocher, taillé presque perpendiculairement, nous laissait voir une vallée d'une admirable fertilité, la petite ville de Sorrente, et, dans le lointain, plusieurs villages échelonnés sur les montagnes. Il commençait à faire nuit ; un carillon de cloches résonnait dans le val. Nous retournâmes à l'hôtel en passant sur les lieux qu'habita l'auteur de "la Jérusalem "... J'étais charmé de ma promenade. Ce que je venais de voir réalisait l'idéal du pittoresque que je m'étais créé d'après toutes les descriptions de site et de paysages que j'ai jamais lues.

" Je passai la soirée à causer avec M. Sauvaigue (vice-consul du roi de Danemark à Savone), à la lueur du Vésuve, devant une des portes de l'hôtel qui donne sur la mer, au milieu d'arbres, de fleurs, de statues, et appuyé sur une balustrade, au bas de la-

descendons à une jolie habitation où l'on nous offre des raisins de Procida et le classique *macaroni.*

Naples est la ville la plus populeuse de l'Italie ; si on pouvait en faire disparaître les Napolitains d'une certaine classe, ce serait la plus aimable ville du monde. Du haut du fort Saint-Elme, la ville, le Vésuve, le golfe et les îles offrent un coup d'œil grandiose tempéré par ce je ne sais quoi de doux et de

---

quelle, à cent pieds au dessous de nous, nous voyions quelques barques de pêcheurs portées sur les eaux transparentes du golfe.

" Ni moi ni mon compagnon ne pûmes dormir de la nuit. Je me levai sur les trois heures et demie. L'aube naissante faisait pâlir les feux du volcan ; les ombres mystérieuses de la nuit ne couvraient plus qu'à demi la mer et son rivage ...... Je vis une petite embarcation de pêcheur glisser lentement à mes pieds : tout était silencieux encore.

" Quelques instants après, une barque montée de quatre rameurs nous conduisait à l'île de Capri. Le trajet dura plus d'une heure. Arrivés à quelque distance du rivage, nous prîmes une embarcation plus légère, conduite par un vieux batelier et un enfant, et nous côtoyâmes cette île d'une si triste célébrité, et où planent encore les souvenirs sinistres de la tyrannie et des cruautés de Tibère. Nous nous trouvâmes bientôt au pied d'énormes rochers dont le sommet s'avançait parfois au dessus de nos têtes. (C'est de l'un de ces rochers taillés à pic que le monstre romain faisait précipiter ses victimes, après leur avoir fait subir les plus affreuses tortures). Notre guide nous dit qu'en ces endroits la mer a 200 brasses de profondeur. Enfin nous arrivâmes au but de notre excursion, devant une

mélancolique qu'on ne retrouve nulle part ailleurs.

L'église et le couvent des Chartreux de San Martino (au fort Saint-Elme) ont été volés par les Piémontais. Les religieux ont entassé là des chefs-d'œuvre d'art et de patience. Sur les autels, enrichis par le génie et la piété, il ne se dit plus de messe, et l'admirable balustrade où était distribuée la sainte communion est devenue aujourd'hui un simple objet de curiosité. L'église, ses tableaux, ses statues, ses ornements, sont conservés in-

---

grotte dont l'entrée à fleur d'eau est d'une telle étroitesse qu'il nous fallut nous coucher à demi dans notre barque pour y pénétrer.

" Après avoir franchi cette espèce de couloir, nous nous relevâmes dans le lieu le plus enchanteur, le plus féérique qu'il soit possible de voir. Nous étions dans un antre spacieux dont les ondes et les parois sont du plus ravissant azur ! ... Nous en fîmes le tour, puis nous mîmes pied à terre pour faire quelques pas dans un souterrain naturel (autant que nous pûmes en juger par les stalactites des parois), rempli de débris de rochers, et qui se prolonge jusqu'à Anacapri, à l'ouest de l'île. Nous revînmes ensuite nous extasier de nouveau dans notre " grotte d'azur, " et nous fîmes encore quelques tours au milieu de ses ondes transparentes et bleues. Avant que d'en sortir, notre vieux guide se jeta dans l'eau, et un autre phénomène frappa nos yeux. Son corps nous parut d'une blancheur éclatante, tandis que sa tête, sortie de l'eau, (effet de contraste sans doute) semblait parfaitement noire ! Je mis moi-même ma main dans l'eau, et elle parut aussitôt comme recouverte d'un gant blanc légèrement azuré."

tacts : des militaires très-polis font voir l'édifice aux visiteurs moyennant deux ou trois francs, exactement comme on ferait pour un musée. On vole l'Eglise comme on vole les particuliers, sans la moindre vergogne. Les Napolitains dérobent quelques centimes à la cachette ; les Piémontais volent les trésors ouvertement, avec ordre : ils savent faire le mal correctement.

A Rome, on appelle les Piémontais *buzzurri*, expression qui veut dire à la fois affamé et voleur.

Ce matin, trois *buzzurri*, sous-officiers de l'armée italienne, fumaient sottement leurs cigares dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens. Ces messieurs se vengent ainsi des railleries dont ils sont l'objet de la part des Romains. Deux petits journaux, *la Frusta* (le Fouet) et le *Cassandrino*, se moquent d'eux avec une verve et un esprit sans pareils. Ils sont rédigés par des jeunes gens pleins d'intelligence et de courage. Je dis courage, car on ne leur épargne pas les avanies : la *Frusta* a eu l'honneur d'être saisie quarante fois ! Depuis le gouvernement du 24 mai, en France, ces journaux parlent plus ferme que jamais. Chose étonnante, la France, malgré ses revers inouïs, est encore restée le baromètre de l'Europe !

Victor-Emmanuel n'est presque jamais à Rome. Lorsqu'il y paraît, on le regarde en face et on a l'air de lui dire : Qu'est-ce que vous

voulez ? Personne ne le salue, à l'exception des *buzzurri*; d'ailleurs on n'est pas sensé connaître cet étranger-là. En ce moment, aucun membre de la famille royale n'est dans la capitale. Les ministres ne se plaisent pas plus ici que le roi ; ils déguerpiraient bien vite s'ils ne craignaient le parti d'action.

Le peuple romain est peut-être le peuple le mieux doué qui soit au monde. Au physique c'est le type le plus parfait qui existe. J'ai été frappé de la tenue distinguée, de l'air de dignité et d'intelligence du clergé de Rome. J'ai adressé la parole à plusieurs prêtres, dans les rues : plusieurs savaient le français, quelques-uns même un peu d'anglais.

Si on veut connaître les Romains, il faut venir les voir pendant l'été. En hiver, les étrangers les cachent, à moins que ceux-ci ne se cachent eux-mêmes derrière les Romains pour faire leurs mauvais coups, ce qui arrive souvent.

Notre première visite a été pour Saint-Pierre. Toutes les personnes que nous avons rencontrées dans l'immense basilique étaient aussi recueillies qu'on l'est dans la cathédrale de Québec. Dans quelques semaines viendront les Anglais, les Russes, les Américains, les Allemands, les Canadiens etc., etc., etc. ; ils empliront les églises, guidés par leurs *ciceroni*, et se scandaliseront mutuellement par leur sans-gêne ; mais les vrais Romains, eux, élevés mieux qu'aucun peuple de la terre dans

la foi et le respect des choses saintes, conserveront toujours leur recueillement et leur dévotion, qui est édifiante.

Le Saint-Père est malade et affligé. La ville est triste : pas de fêtes; pas de cérémonies religieuses. Non-seulement le Souverain-Pontife est relégué au Vatican, mais ses gardes mêmes ne peuvent se montrer dans les rues revêtus de leur costume. Il faut avoir vu Rome dans le bon temps pour pouvoir se former une idée du changement qui s'y est opéré.

Les fondations pour l'instruction gratuite des enfants, le soutien des orphelins, des infirmes et des vieillards, l'établissement des jeunes filles pauvres, etc., etc., ont toutes été volées par le gouvernement piémontais, à peu d'exceptions près. Ajoutons que les impôts sont devenus excessifs ; que le pain que l'on payait vingt-deux sous se vend aujourd'hui quarante, et qu'il vient beaucoup moins d'étrangers à Rome qu'autrefois. Les Romains sont mécontents, et il faut avouer que ce n'est pas sans raison.

L'assimilation des mœurs et coutumes, en Europe, fait des progrès rapides. Cette phrase sentencieuse est pour vous dire que les enseignes des barbiers italiens ont disparu ! C'était une des curiosités de Naples que ces enseignes. Elles consistaient, le plus souvent, en un tableau sur bois représentant un bras d'où le sang coulait dans un plat ; ou encore

en un bras sculpté entouré d'un mouchoir rouge. C'est qu'autrefois les barbiers saignaient les malades, qui, du reste, réclamaient ce dangereux service à chaque instant. Ils étaient les rois de la saignée, les princes du sang ! Aujourd'hui on ne recourt plus guère à ce traitement ; les médecins sont rentrés dans leurs droits, et les enseignes originales ont dû être décrochées.

Je me suis accordé quatre jours de repos. Je ne commencerai la visite régulière de Rome que demain ou lundi. Grâce à une lettre d'introduction beaucoup trop bienveillante de l'honorable M. Chauveau, le R. P. Freyd (1), supérieur du séminaire français, a bien voulu me donner l'hospitalité au séminaire même.

Quatorzième Lettre.

Rome, 3 septembre 1873.

Je ne me lasse pas d'admirer la piété des Romains. Dans chaque église, et à toute heure de la journée, on trouve constamment des hommes et des femmes en prières.

Je fais connaissance de plusieurs religieux :

---

(1) Mort en 1875.

trappistes, passionistes et bénédictins. Ce sont autant de types de bonté, de modestie et de politesse chrétiennes.

Nous vénérons, dans l'église Sainte-Croix-en-Jérusalem, les précieuses reliques de la Passion ; nous montons à genoux les degrés de la *Scala santa,* l'escalier que gravit le Sauveur du Monde lorsque Pilate le fit voir au peuple, après la flagellation ; nous lisons, dans le livre éloquent des monuments de Rome, la vie de saint Pierre et de saint Paul, leur prédication dans le Ville-Eternelle, leur séparation à la porte d'Ostie au moment du supplice ; nous suivons sainte Agnès, la jeune vierge romaine, dans le lupanar où eut lieu le miracle de la croissance de ses cheveux et où elle reçut le martyre, et nous allons prier sur sa tombe en dehors des murs de la ville.

La jeune patricienne avait été enterrée dans la vigne de son père, et on lui avait élevé un tombeau. A quelque temps de là, des soldats romains aperçurent une jeune chrétienne qui priait sur la dépouille de la bienheureuse martyre ; ils la massacrèrent aussitôt à coups de pierres ; et, longtemps après, le corps d'Emérencienne fut trouvé auprès de celui d'Agnès, sa sœur de lait.

Dieu avait payé par l'éternelle félicité les deux courageuses jeunes filles ; l'Eglise a voulu aussi que les hommes rendissent hommage à leur vertu et à leur foi : une église,

que l'art a embellie de ses plus suaves productions, s'élève aujourd'hui sur leur tombe commune, et le seul nom d'Agnès ou d'Emérencienne réveille au fond de tout cœur catholique un sentiment d'admiration et de douce pitié.

Nous visitons les grandes basiliques de Saint-Paul, de Saint-Jean-de-Latran et de Sainte-Marie-Majeure, et nous nous arrêtons à une des églises élevées à la mémoire de saint Laurent, les héros chrétien dix fois martyrisé. Je renonce à vous décrire toutes ces merveilles dont mes yeux gardent encore l'éblouissement.

Chaque jour nous retournons à Saint-Pierre, et toujours avec un bonheur, j'allais dire avec une ivresse nouvelle.

Que dirai-je de Cécile, la glorieuse martyre, dont le corps, exempt de la corruption du tombeau et exhalant un suave parfum, repose toujours, malgré plusieurs exhumations, dans la même attitude gracieuse et virginale ! Il faut lire la vie de la sainte par dom Guéranger. Ce que l'on avait pris jusqu'à présent pour un récit légendaire, très-poétique mais voisin de la fiction, demeure, après les recherches du savant bénédictin, un récit historique d'une véracité inattaquable.

J'ai revu le premier lieu de sépulture de Cécile, aux catacombes, où elle fut d'abord déposée avec Adrien et Tiburce. Tout auprès est le tombeau de Lucine et celui de Sébastien,

deux autres figures poétiques du temps des grandes persécutions.

Nous parcourons ainsi la Ville-Eternelle, feuilletant les Actes des Apôtres, les Actes des Martyrs, l'Histoire des saints de tous les siècles, et nous reposant à peine, malgré la chaleur intense.

Visite du Capitole et des monuments de la Rome païenne.

J'ai recueilli des statistiques sur les taxes imposées aux Romains par le gouvernement de Victor-Emmanuel. Elles s'élèvent, en comprenant la taxe municipale, à 40 pour cent sur le revenu. Sous le gouvernement pontifical, tous les impôts réunis ne dépassaient pas 3, ou, au plus, 5 pour cent.

J'ai été faire visite aujourd'hui aux religieuses Ursulines de Rome. Le gouvernement leur a volé un de leurs bâtiments (l'externat) pour y établir une école laïque. En ce moment, on prend des mesures pour les dépouiller complètement et les chasser de la ville. On sait parfaitement ce que tout cela veut dire. On veut simplement supprimer la religion ; on se dit que lorsqu'une fois on aura la clef de l'église dans sa poche, personne ne pourra plus y faire le catéchisme ou y dire la messe. Il n'y a que les Coquelets qui ne voient pas cela.

Je vous disais, l'autre jour, que Victor-Emmanuel habite rarement Rome. Quand il y

vient, il ne couche jamais au Quirinal. Quelqu'un, paraît-il, a prédit qu'il mourrait dans ce palais : à cause de cette prédiction, il a fait meubler, pour son usage, une maison des environs, et il laisse Humbert et Marguerite à peu près les maîtres du logis.

M. de Corcelles, ambassadeur français auprès du Saint-Père, habite ordinairement le palais du prince Colonna. Toute la noblesse romaine est restée fidèle à Pie IX et n'a aucun rapport avec les *buzzurri*.

La santé du Souverain-Pontife a inspiré des inquiétudes dans Rome ces jours derniers. On s'en parlait à voix basse, et on répétait la parole de Pie IX lui-même : " Simon meurt, mais Pierre ne meurt pas. " Je tiens du R. P. Brichet (un prêtre français bien connu et bien estimé au Canada) que tout danger est disparu depuis deux jours.

Ce bon et complaisant P. Brichet est tout-puissant dans Rome. Grâce à lui, j'ai pu me promener, hier, dans le jardin privé du Souverain-Pontife, au Vatican. Sa carte équivaut à un passeport général : il suffit de la montrer pour que les serrures tombent des portes.

Quinzième Lettre.

Rome, 10 septembre, 1873,

—*Benedicamus Domino !*

—*Deo gratias !* quelle heure est-il donc ?

—Cinq heures. Allons, levez-vous, Breton du Canada !

—Tout de suite, père Brichet.

Deux beaux chevaux noirs piaffaient à la porte du séminaire français. Je rejoins M. l'abbé Peyret, chanoine de la cathédrale d'Auch, M. l'abbé Lagacé, de Québec, et le P. Brichet. Nous partons ensemble pour Albano et les montagnes du Latium.

Pour la première fois depuis six mois la nuit a été assez fraîche. L'air est humide ; ce serait le temps de prendre la *malaria* si nous n'étions pas si pressés.

Le beau rayon de lumière que le soleil nous envoie par dessus les cîmes de la Sabine ! Pas de fête sans soleil. Nous tombons tous d'accord sur ce point important.

Nous passons près de Saint-Jean-de-Latran, dont les murs portent encore des traces du dernier siége. Porte Latine. Plaine immense. Ruines.

La Rome antique s'étendait très-loin au sud. Elle comptait alors près de deux mil-

lions d'habitants, dont les trois quarts étaient esclaves. C'était le beau temps ! le temps que les progressistes modernes voudraient ramener sur la terre.

A notre gauche s'élèvent des ruines d'arches gigantesques, restes d'anciens aqueducs. Sur la route, une inscription porte: *Dite Ave Maria*...A mesure que le soleil se lève, la gaîté gagne les esprits : véritable gaîté d'écoliers ; chassé-croisé de bons mots et d'anecdotes ; feu d'artifice ! Mais cela dure peu. Chez ceux qui ont connu les douleurs de la vie, la gaîté n'est qu'un sentiment passager et accidentel : quand le P. Brichet donne le signal de la méditation, les fusées sont toutes consumées depuis longtemps.

Tombeau de Pompée et des fils de Tarquin. Nous descendons de voiture à Albano, et nous passons à pied le pont, ou plutôt le viaduc de l'Ariccia. C'est une construction superbe et un des innombrables travaux accomplis par Pie IX.

Nous continuons notre trajet dans la montagne. J'inscris sur mon carnet des noms familiers aux zouaves canadiens : Monte Cavo, Rocca di Papa, Castel-Gondolfo, Marino (villa de Cicéron), Tusculum, Frascati, etc. Nous dînons dans un couvent de Franciscains, sur les bords élevés du lac Albano, que l'on dit être un ancien cratère. Nous avions emporté nos provisions : ces Franciscains sont si pauvres qu'ils meurent presque de faim. Le

gouvernement les a taxés 3,000 francs par an sur les aumônes qu'ils peuvent recevoir et sur les messes dites dans leur église. Comme ils ne pourront pas payer, on fera vendre le couvent, et le tour sera joué.

Castel-Gondolfo. Nous passons devant un palais particulier de Pie IX, qui sert actuellement d'asile à de pauvres religieuses que le gouvernement piémontais a jetées sur le pavé. Avant de reprendre le chemin de la ville, nous faisons une dernière halte à Frascati, et nous visitons la villa Torlania, d'où le regard embrasse un horizon très-vaste mais d'une suprême mélancolie.

Je n'ai guère le temps de vous raconter la suite de mes courses dans Rome. J'aurais bien à dire quelque chose de l'observatoire du P. Secchi ; de la merveilleuse invention du célèbre astronome, le *météorographe,* et des explications que nous en a données son disciple, le P. Ferrari ; mais, outre que je n'en aurais pas le temps, je n'ose m'aventurer sur ce terrain. Je vois d'ici le savant M. Hamel, de l'université de Québec, qui me loue de ma prudence.

La villa Doria Pamphili était un des doux souvenirs de mon premier voyage à Rome. Pourquoi la trouvé-je moins belle aujourd'hui ? Elle est restée ce qu'elle était ; c'est moi qui ai changé et vieilli.

J'ai recueilli beaucoup d'informations sur les travaux des congrégations et des prélats

romains. La vie des cardinaux, à Rome, est loin d'être oisive : on n'a pas d'idée de la charge d'occupations qui pèse sur les épaules de ces hommes-là.

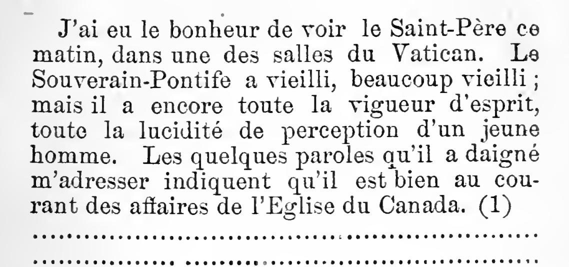
Un mot, maintenant, de la maison militaire du Saint-Père. Elle se compose, 1o de soixante gardes suisses, dont le salaire est de un franc par jour ; 2o. de soixante gendarmes, avec même salaire ; 3o. de soixante gardes nobles ; salaire : cent-vingt cinq francs par mois. En outre, il y a la garde palatine, composée de cinq cents citoyens romains, qui fait le service gratuitement ; puis les chambellans ou camériers, gentilshommes de la ville, dont le service est aussi gratuit, et qui portent l'épée dans les grandes circonstances. (1)

Le livre de M. de la Marmora : *Un po'più di luce sugli eventi politici e militari dell' anno* 1866, continue toujours d'occuper l'opinion publique. Bismark ne s'en émeut point ; il a d'ailleurs besoin de l'Italie pour le seconder dans sa violente persécution contre les catholiques, et il tient au voyage de Victor-Emmanuel en Allemagne.

---

(1) Ces renseignements m'ont été donnés par un homme d'une rare distinction, un vrai Romain, plein d'intelligence et de foi active : M. le chevalier Paolo Mencacci, camérier de cape et d'épée, directeur honoraire du journal *Il divin' Salvatore*, et vice-président de la *Frederazione pia*.

11 septembre.



J'ai eu le bonheur de voir le Saint-Père ce matin, dans une des salles du Vatican. Le Souverain-Pontife a vieilli, beaucoup vieilli ; mais il a encore toute la vigueur d'esprit, toute la lucidité de perception d'un jeune homme. Les quelques paroles qu'il a daigné m'adresser indiquent qu'il est bien au courant des affaires de l'Eglise du Canada. (1)

....

....

....

---

(1) J'avais vu le Souverain-Pontife quinze ans auparavant. Il était alors dans toute sa vigueur. C'était avant les grandes manifestations qui attirèrent à Rome tant d'étrangers de toutes les parties du monde : la canonisation des martyrs du Japon, le dix-huitième centenaire de la mort de saint Pierre, le concile œcuménique du Vatican. C'était aussi avant le mouvement des zouaves pontificaux, et il était assez rare alors qu'un Canadien se rendît jusqu'à Rome. Aussi ne fus-je pas peu surpris d'entendre le Saint-Père, que je ne m'attendais pas à voir d'aussi près (cette faveur m'avait été ménagée par Mgr. Pacca), et au pied duquel je m'étais agenouillé, me parler de mon pays, du *Haut* et du *Bas* Canada, comme s'il en arrivait lui-même !

Sa Sainteté s'informa de Mgr. Turgeon, et me demanda *s'il était toujours paralysé*. Elle me parla aussi de *Mgr. l'Administrateur* (Mgr. Baillargeon), puis de mes parents, etc. etc.

Pie IX s'exprime en français avec facilité.

A l'époque de mon premier voyage, Rome était toute autre que je la retrouvai en 1873. J'assistai, au mois de juin 1858, à une procession magnifique, sur

J'ai vu aussi, au Vatican, Mgr. de Mérode, l'ancien ministre des Armes. C'est un homme de haute taille. Un de ses yeux regarde à Tivoli et l'autre à Civita-Vecchia : ce qui ne l'empêche pas d'avoir bonne figure,—moins bonne cependant que le cardinal Barnabo, l'éminent prélat devenu aveugle, qui se faisait conduire par le bras à la suite de Sa Sainteté. (1)

Seizième Lettre.

Florence, hôtel de New-York, 14 septembre 1873.

Florence est bien une des plus belles villes d'Italie. Une rivière, l'Arno, la traverse presque en ligne droite. Ponts magnifiques. Un d'eux, le *Ponte Vecchio*, est bordé d'une

---

la place Saint-Pierre, le jour de l'octave de la Fête-Dieu (il y aura bientôt six ans que Pie IX n'a mis les pieds sur cette même place). Les troupes française et romaine faisaient haie ; le cortége était éblouissant. Je me trouvai aussi à Rome le jour du douzième anniversaire de l'avénement de Pie IX (17 juin), et j'entendis, à cette occasion, le célèbre chœur de la chapelle Sixtine, qui ne s'est pas fait entendre depuis l'occupation piémontaise.

(1) Le cardinal Barnabo et Mgr. de Mérode moururent tous deux quelques mois plus tard (en 1874).

double rangée de maisons, ce qui paraît, à distance, tout-à-fait original. Le dôme de la cathédrale (Brunelleschi) a 131 pieds de diamètre intérieur, juste un pied de plus que celui de Saint-Pierre de Rome (Michel-Ange), mais il n'est pas comme celui-ci lancé dans les airs. Le Baptistère (Ghiberti), le *Palazzo Vecchio,* les palais Pitti et des *Uffizi,* l'église *Santa Maria novella,* attirent surtout la curiosité des touristes ; mais rien, à mon avis, n'égale le *Campanile,* l'immense et beau campanile de Giotto, construit en marbre de diverses couleurs, si admirable de proportions, et où la solidité s'unit à tant d'élégance.

Le jardin Boboli est une promenade charmante : jets-d'eau, statues, charmilles ombreuses, sentiers artistement ménagés, vue magnifique de la ville et de son horizon de montagnes aux contours pittoresques.

Le palais des Uffizi communique au palais Pitti par un long corridor qui traverse l'Arno (au dessus du *Ponte Vecchio*) et plusieurs rues et blocs de maisons. Ces deux palais contiennent des galeries de tableaux et de statues d'une grande valeur. Il y a là des chefs-d'œuvre de toutes les écoles et de toutes les époques.

Je ne connais pas de musée où l'on puisse mieux constater que dans ces galeries l'immense culbute qu'a fait l'art chrétien à la renaissance.

Il faut bien se garder de croire que l'épa-

nouissement de l'art, à la renaissance, soit dû entièrement aux "procédés" nouveaux introduits par les artistes Grecs qui vinrent vers ce temps-là s'établir en Italie. Le long travail du moyen-âge arrivait à maturité ; une multitude d'hommes de génie semblâient s'être donné rendez-vous pour naître à la même époque ; l'anatomie et la perspective devenaient mieux connues ; au mysticisme de Fra Angelico, Michel-Ange, puis Raphaël, dès sa première manière,apportaient une plus grande perfection de formes. L'infusion soudaine de l'art grec ne fit que hâter ce perfectionnement de la forme vers lequel tant d'artistes de génie tendaient et qu'ils avaient presque atteint. Mais ce que cette infusion eut de bon en ce sens ne compense pas le mal qu'elle fit dans l'ordre des idées, de l'inspiration. L'art païen est venu toucher du doigt la chrysalide prête à se briser ; mais, en hâtant la délivrance de la fleur-aîlée, il l'a blessée mortellement et a souillé l'éclat de ses brillantes couleurs. Pour ne parler que du palais des Uffizi, il est telles salles de ce palais, ornées de tableaux de la renaissance, que l'on s'est plu à appeler des " sanctuaires, " mais qui mériteraient plutôt le nom de lupanars tant elles contiennent d'œuvres lascives où s'étale le plus hideux matérialisme.

Florence était la ville de prédilection de Michel-Ange. C'est là qu'il a puisé l'idée de ces conceptions hardies qui ont fait de Rome la ville artistique sans rivale au monde. Mi-

chel-Ange était à la fois architecte, peintre et sculpteur. Comme architecte, il a transporté le Panthéon d'Agrippa sur le faîte de Saint-Pierre ; comme peintre, il a fait la grande fresque du *Jugement dernier* (laquelle, soit dit en passant, est fort détériorée et demande restauration) ; enfin, comme sculpteur, il a fait le *Moïse* de Saint-Pierre-aux-Liens, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre.

Falardeau ne s'occupe plus de peinture. Il est en ce moment absent de la ville, en partie de chasse. Sa maison, située au centre de la ville, est très-spacieuse. Sur un des murs de l'entrée principale, à droite, un marbre blanc porte l'inscription suivante, que je traduis de l'italien : " *Ce palais, qui fut la résidence de Machiavel, a été restauré par le chevalier Antonio Falardeau, en* 1863."

Madame Falardeau a la complaisance de me faire visiter le musée et les autres appartements de sa maison. Dans un des cabinets d'étude, je vois plusieurs brochures canadiennes, entr'autres la notice historiographique sur le deux-centième anniversaire de l'arrivée de Mgr. de Laval au Canada, par M. J. C. Taché ; puis les portraits de M. le curé de Québec, de M. l'abbé Racine, de M. l'abbé Casgrain, de M. Garneau, de M. Cauchon, de M. O'Kill Stuart, etc.

Théophile Hamel est le premier artiste canadien qui soit venu en Italie pour y étudier la peinture. Après lui sont venus Falar-

deau, Bourassa, Têtu et Eugène Hamel. Antoine Plamondon, le doyen de nos artistes, avait, le premier, fait le voyage d'Europe, mais il ne s'était pas rendu jusqu'en Italie. (1)

Ce soir, avant de rentrer à l'hôtel et en revenant des Cascines, j'ai vu défiler une sorte de procession aux flambeaux qui passait sur le pont *Santa Trinità*. Je me suis enquis de ce que cela voulait dire ; on m'a répondu que c'était des funérailles ! *un'morte !*......

La Mort ! ... Quelque beau que soit un pays, on y rencontre toujours cette suprême misère de l'homme...

Dix-septième Lettre.

Venise, hôtel royal Danieli, quai des Esclavons, 16 septembre 1873.

Quelle ville originale que Venise ! En récapitulant les quelques heures que je viens

---

(1) M. Henry J. Morgan, dans une brochure intitulée : *The place British Americans have won in History*, parle cependant d'un peintre canadien-français du nom de Blancours, qui, vers la fin du siècle dernier, aurait eu de grands succès en Russie. L'auteur ajoute : *Blancours was the first Canadian who studied painting in Europe, where he carried off a prize at one of the Academies.*

d'y passer, il me semble lire une légende orientale. Cette ville silencieuse assise au milieu des lagunes ; ces canaux bordés de palais et sillonnés par des milliers de gondoles ; Saint-Marc et le palais des Doges avec leur architecture bysantine ; le Rialto et le Pont des soupirs—*The Bridge of the Sighs*—célèbres dans la littérature anglaise ; ces grandes richesses artistiques ; puis ce passé merveilleux de Venise, cette Histoire si dramatique et si romanesque, racontée avec tant de noblesse dans les toiles du Titien, du Tintoret et de Paul Véronèze :—tout cela pénètre l'esprit d'une impression indéfinissable.

Venise, située au nord-ouest de l'Adriatique, est reliée à la terre ferme par un pont ou viaduc pour le passage du chemin de fer, long de près d'une lieue, élevé de huit à neuf pieds au dessus de l'eau, et soutenu par 222 arches. La ville entière est bâtie sur 80 îles qui communiquent par 450 ponts.

On ne voit pas un seul cheval dans Venise,ni même d'ânes—à moins qu'ils ne soient de l'espèce de l'âne de Balaam. Les rues sont des canaux (le grand canal a 15 pieds de profondeur), et les voitures sont des gondoles. Ce qui attire tout d'abord l'attention dans cette ville étrange, c'est l'église Saint-Marc, avec ses coupoles bulbeuses, sa façade ornée de mosaïques dorées et coloriées, et ses portes en bronze (travail de Sansovini), reproduction des portes de Sainte-Sophie de Constantinople ; puis la place Saint-Marc, la *Piazetta*,

avec son lion aîlé, et le palais des Doges, construction ogivale d'un style extrêmement original, qui fut, à la fois, sénat, tribunal et prison.

On entre dans le palais des Doges par l'escalier des Géants, construite à l'endroit même où fut décapité le doge Marino Faliero, et l'on pénètre successivement dans la salle du Grand Conseil, ornée de l'immense toile du Tintoret : *la Gloire du Paradis*, et de l'*Apothéose de Venise* de Paul Véronèze,—la salle du Scrutin,—la salle *della Bussola*, où se trouve la "gueule du lion," ouverture par laquelle on glissait les dénonciations secrètes,—la salle du Conseil des dix, etc., etc., etc. Une de ces salles contient des tableaux magnifiques où figure le pape Alexandre III, et où sont célébrées les victoires remportées sur Barberousse par les Vénitiens.

La prison des *Plombs* (sous les toîts), où fut enfermé Silvio Pellico, et les *Puits*, cachots à fleur d'eau, font aussi partie de l'édifice. Les prisonniers se rendaient des prisons d'attente, voisines du palais des Doges, à la salle du terrible Conseil des Dix, en passant par le pont des Soupirs. Ceux qui étaient conduits aux Puits subissaient la peine capitale : les prisonniers politiques avaient la tête tranchée ; les autres étaient simplement étranglés. (Tous ces souvenirs sont d'une douceur infinie !) Des uns et des autres personne n'avait de nouvelles.

Notre guide nous invita à entrer dans le cachot de Carmagnola, célèbre condittiere italien qui eut la tête tranchée en 1432, et dans celui ou le quatrième et dernier fils du doge Foscari fut injustement retenu, puis mis à la torture.

Un autre monument à visiter est l'église de *la Salute,* bâtie sur un million deux cents mille pièces de pilotis. Le musée de l'Académie des Beaux-Arts est extrêmement remarquable. Les mausolées du Titien et de Canova, à l'église des *Frari* ; ceux des doges Mocenigo, Morosini, etc., à l'église SS. Jean et Paul, sont aussi d'une grande beauté. Le palais Persico et celui du comte de Chambord sont situés sur le grand canal.

Les pigeons, les célèbres pigeons de Venise, sont toujours à leur poste. De génération en génération, ils vivent et meurent sur la *piazza* et la *piazzetta* de Saint-Marc. Les chevaux de bronze (qui ne sont pas de bronze mais de cuivre), transportés de Rome à Bysance, de Bysance à Venise, de Venise à Paris, puis renvoyés de Paris à Venise (en 1815), ornent toujours la façade de la basilique vénitienne.

Venise compte aujourd'hui 125,000 habitants. La vie y est beaucoup plus chère qu'il y a quinze ans. Les Vénitiens qui se plaignaient alors se plaignent davantage aujourd'hui. Ce sont, du reste, de braves gens, polis, tranquilles et amis de l'ordre.

Les porteuses d'eau, avec leurs chaudières en cuivre suspendues à un joug qu'elles portaient sur la seule épaule droite, semblent avoir disparu. Je n'en ai pas revu une seule.
C'est à Venise que fut imprimé le premier papier-nouvelles. On le vendait un sou, *una gazetta*, d'où est venu le mot *gazette.*

Ce soir, il y avait musique sur la place Saint-Marc, l'unique grande place où les Vénitiens peuvent se dégourdir un peu les jambes. A la table d'hôte de l'*Alberga Reale*, nous rencontrons des dames russes que nous avions vues au Vatican la semaine dernière, ainsi que des familles américaines, brésiliennes, françaises et anglaises..............................

Trieste, hôtel de l'Aigle Noir, 18 septembre.

Je viens d'apercevoir la villa de Miramar, délicieusement située sur le bord de l'Adriatique, et d'où le regard embrasse tout le golfe de Trieste. C'est là que vivaient l'archiduc Maximilien et sa jeune femme, Charlotte, quand la politique de Napoléon III vint les tirer de leur paisible bonheur.

Hélas ! les balles qui percèrent le cœur de Maximilien atteignirent l'infortunée princesse à la tête ! Que reste-t-il de cette cour impériale du Nouveau-Monde et de ce jeune couple si heureusement doué ?... Demandez-le aux échos de Miramar, à cette villa qui garde encore le cachet qu'elle a reçu des mains de

ses hôtes. Elle seule se souvient d'eux. Aujourd'hui encore, les roses de Miramar naissent, s'épanouissent et penchent leurs têtes comme le voulait Charlotte ; les sentiers portent l'empreinte de ses pas ; les résédas semés par ses mains délicates, jettent dans l'air leurs suaves parfums.

Rives enchantées de l'Adriatique,—enclos funèbre, horrible de Mexico,—quel contraste ! quelle leçon !...

Dix-huitième Lettre.

Vienne, Adlergasse No 1,—22 septembre 1878.

En vérité, Dieu infligea un terrible châtiment aux hommes à la Tour de Babel : *Ich kann nicht verstehen* doit remonter à ces temps reculés.

Je comptais me tirer d'affaire en Allemagne aussi facilement qu'en Italie ; mais comment pénétrer dans cette muraille de consonnes de la langue tudesque ? On y songe à deux fois avant d'entreprendre de prononcer certains noms composés, comme *Kirchengeschichtschreiber* ou *Schreibmaterialienhandlung.* (1) Le

---

(1) Il est certain que la langue allemande n'est pas sans beautés. Ceux qui en connaissent le mécanisme

palais de l'exposition universelle (en anglais: *Universal Exhibition Palace*, et, en italien: *Palazzo dell' esposizione universale*), se dit, en allemand: *Weltausstellungs-Palast.* C'est décourageant! Avec cela que les mots sont écrits d'une façon et se prononcent d'une autre. Ici, me disait un Français, on écrit *Jérusalem* et on prononce *Constantinople!*

Tout Allemand naît avec un chat attaché à l'épiglotte, qu'il cherche constamment à faire sortir : de là des *ichs* et des grattements de gosier les moins euphoniques. Mais c'est surtout le *ia* qui est détestable à entendre ; et les Viennois sont de si braves gens qu'il sont toujours prêts à dire *ia* (oui) même lorsqu'ils ne vous comprennent pas :

—Madame, je voudrais avoir à souper.

—*Ia.*

—Immédiatement, s'il vous plaît.

—*Ia, ia.*

—Mais vous dites toujours *ia* et vous ne bougez pas !

—*Ia.*

---

affirment que les noms composés offrent de grandes ressources à l'orateur. Ce mot *Schreibmaterialienhandlung*, par exemple, n'est pas aussi effrayant qu'il en a l'air. Il suffit de le décomposer et de " faire la construction " pour le trouver tout naturel : *Schreib* (pour écrire) *materialien* (matériaux) *handlung* (où l'on tient) : *où l'on tient des matériaux pour écrire* (papeterie).

Il faut alors faire usage de ses talents mimiques et parler par signes. Je pratique depuis quatre jours cet art d'utilité première.

Les hôtels étant encombrés, nous avons dû nous loger chez un dentiste (le docteur Herzl), brave Autrichien qui ne sait pas un traître mot de français ou d'anglais.

L'exposition de Vienne, assez décriée au loin, est, assure-t-on, la mieux réussie de toutes les expositions universelles qui ont eu lieu jusqu'à présent, sauf comme spéculation.

La France et l'Autriche y dominent de beaucoup les autres pays. On assure que la Prusse, jalouse de ces deux nations, ses rivales, a beaucoup contribué, par la presse et autrement, à éloigner les visiteurs. En ce moment, il y a réaction, et Vienne regorge d'étrangers ; mais cette réaction ne peut se faire sentir bien au loin, et le *Weltausstellungs-Palast* est à la veille de se fermer.

La dernière exposition de Paris couvrait une étendue de 441,750 mètres carrés : l'exposition de Vienne occupe un terrain de 2,330, 631 mètres carrés, et on m'assure que la quantité d'objets qu'elle rerferme est aussi de beaucoup plus considérable que dans aucune exposition précédente.

Le seul département de beaux-arts occupe un vaste édifice séparé et distinct de l'édifice principal. On y voit de belles choses, assurément, mais aussi, et en trop grand nombre,

des œuvres qui révèlent, chez leurs auteurs, une abjection profonde. Cela révolte et attriste. D'autres œuvres d'art sont disséminées dans tous les départements. Un goût exquis a présidé à la classification des objets, à la distribution des pièces et à leur ornementation ; cependant, la dernière exposition de Paris n'a pas été éclipsée sous ce rapport.

J'ai visité particulièrement les sections de l'instruction publique de la France, de la Belgique et des Etats-Unis.

Et le Canada ?...

A force de questions, j'ai fini par apprendre que, du côté des Indes, de l'île Ceylan et de l'Australie, je pourrais peut-être entendre parler de ce pays-là. Un employé du département des colonies anglaises me conduisit effectivement vers l'extrémité d'une aîle affectée à l'exposition indienne, et là, il me montra un produit canadien : deux fioles remplies d'une liqueur brune sur lesquelles était écrit : *Miller's tannin extract.* Trois petits quarrés de cuir tanné accompagnaient les fioles. Une planchette portant le mot *Canada* gisait sur le parquet ; on la releva par égard pour ma nationalité, et on la plaça triomphalement au dessus des deux récipients du *Miller's tannin extract.* L'employé qui me conduisait me dit : cet exposant avait mérité un prix ; je ne puis m'expliquer pourquoi il n'a rien eu.

Honneur à M. Miller, l'exposant unique !

Le destin en lui dérobant la victoire l'a récompensé par...cet éloge glorieux !

D'après le recensement du mois d'octobre 1872, la population de Vienne et de ses huit faubourgs s'élève à 616,843 âmes, sans compter la garnison, composée de 12,000 à 15,000 hommes.

La ville proprement dite était autrefois entourée de fortifications, que l'on a fait disparaître en 1858, et dont l'emplacement forme un boulevard circulaire où s'élèvent de nouvelles et imposantes constructions.

Le *Ringstrasse* est, avec le *Prater*, la promenade favorite des Viennois.

Le chœur de la chapelle impériale a chanté dimanche dans l'église de *la Burg* (palais de l'empereur). Enfin il m'a été donné d'entendre d'excellente musique d'église,—aussi bonne que celle que l'on fait à Paris, bien que dans un autre genre. Dans les églises de Rome, on fait une musique *abominable*. Le chœur de la chapelle Sixtine n'existe plus depuis l'invasion : ce dernier rempart des saines traditions étant tombé, le dévergondage des croque-notes ne connait plus de bornes. Je n'exagère rien. Tout ce qu'il y a d'artistes de talent, en Italie, écrit pour le théâtre ; ceux qui restent à l'église écrivent ou font exécuter des choses bonnes tout au plus pour les cirques américains. Sous ce rapport, on est infiniment plus avancé (dans le bon sens du mot) à Québec.

Je suis allé aux courses du Prater, hier, non pas pour y voir les chevaux, mais pour y voir Victor-Emmanuel, qui a quitté les bois, où il chasse presque continuellement, et est venu en Allemagne rendre visite à Franz-Ioseph et à Guillaume de Prusse. Les journaux disent que ce voyage est la sanction de l'occupation de Rome par les Piémontais et de la cessation du pouvoir temporel du Pape. Victor-Emmanuel, comme toujours, est l'instrument dont se servent les habiles. Il vaut mieux que ces derniers, mais il se laisse entraîner. En ce moment, c'est Bismark qui lui fait faire la course et le mêne par la moustache. Il faut avouer qu'il y a prise.

Pour en revenir aux courses d'hier, Sa Majesté italienne était accompagnée de son " frère et ami " l'empereur François-Joseph et de la grande-duchesse Reynier, la moins jolie mais la plus spirituelle des dames de la cour.

Quant à messieurs les jokeys, je regrette de ne pouvoir rendre hommage à leur mérite : je n'entends rien au sport. *Ich verstehe nichts :* c'est le temps de le dire.

On compte en Autriche environ 8 millions d'Allemands, 15 millions de Slaves, 5 millions de Hongrois, 4 à 5 millions de Roumains, 1 million d'Italiens (Friouliens et Tyroliens), et beaucoup de Juifs.

Les *Slaves* se divisent en plusieurs peuples différents, tels que les Ruthènes, les Slovènes, les Polonais, les Tchèkhes ou Bohèmes, les

Slovaques, les Esclavons, les Dalmates, les Morlaques, les Istriens, les Croates et les Serbes. Les *Roumains* comprennent les Moldaves et les Valaques. Et il y a encore des subdivisions !

A Vienne cinq ou six idiomes différents frappent l'oreille à la fois, tous parlés par des sujets de la monarchie autrichienne. Tant de diversité dans le langage a fait adopter le latin comme un lien permanent et fixe entre les populations de la Transylvanie et de la Hongrie, et on assure que cette langue ancienne y est parlée facilement, même par le bas peuple. C'est aussi en Autriche que l'on rencontre le plus de Bohémiens ou *Zigueunes*, familles errantes que l'on dit être originaires de l'Inde, et qu'il ne faut pas confondre avec les Bohêmes.

Dix-neuvième Lettre.

Munich, hôtel des Quatre-Saisons, 24 septembre 1873.

Je reçois d'un ami du Canada des reproches bien amers. Il se plaint de ce que je ne donne pas des descriptions complètes des villes que je visite. A cela je réponds que je n'ai à disposer que de quelques minutes pour mes correspondances ; que je suis obligé de les écrire tard le soir, souvent après un long trajet en chemin de fer, et que parler

en détail de villes comme Rome, Londres et Paris serait l'affaire, non pas d'une vingtaine de lettres, mais d'une vingtaine de volumes. Ces volumes, du reste, sont déjà faits, et je n'ai pas envie de les refaire. Ainsi, c'est entendu, je vous écris des lettres quelconques, je laisse courir la plume et je dis ce qui me vient à l'esprit. Je vous parlerais du chemin du lac Saint-Jean ou de Jean Piquefort que vous n'auriez pas lieu de vous en étonner.

J'ai oublié de vous dire un mot, dans ma dernière lettre, de la belle cathédrale gothique de Saint-Etienne et de la nouvelle église de Saint-Sauveur, à Vienne. Comme toutes les églises gothiques, elles prêtent peu à l'ornementation intérieure, mais elles sont d'un très-beau style. J'ai éprouvé un véritable plaisir à les contempler, à retrouver enfin ces belles formes ogivales, ces arcs-boutants extérieurs (trait caractéristique par excellence de l'architecture gothique) que l'on ne rencontre guère dans les églises d'Italie.

Je viens de revoir, dans la pinacothèque de Munich, le portrait de l'impératrice d'Autriche, Elisabeth de Bavière. Elle ressemble beaucoup à sa sœur Marie Sophie, l'ex-reine de Naples. Elle aussi est une femme d'une grande beauté, et elle ne manque pas non plus de cœur, comme on va le voir.

Lorsqu'il fut définitivement arrêté que Victor-Emmanuel se rendrait à Vienne, (il y a une dizaine de jours) elle fit appeler son

médecin pour savoir si, par hasard, elle n'était pas indisposée. Le médecin, en vrai médecin de cour, comprit aussitôt ce qu'on voulait de lui : il prononça que la santé de Sa Majesté laissait beaucoup à désirer, et il ordonna une réclusion complète pour une semaine entière. La chronique ajoute que l'impératrice se soumit à cette sévère ordonnance avec une docilité touchante.

Le voyage de Victor-Emmanuel à Berlin va couper court aux commentaires de la presse sur la brochure de M. de la Marmora. Un journal allemand disait, en parlant de cette brochure : M. de la Marmora aurait pu orner le titre de son ouvrage de l'épigraphe suivante : " Tout le monde savait que je suis un âne, ces pages sont écrites pour prouver que je m'en suis aperçu moi-même." On le voit, les aménités de la presse sont partout semblables.

J'ai sous les yeux un journal anglais, un journal français, et un journal italien. Quand Buffon a dit : " le style c'est l'homme, " il a prouvé qu'il connaissait tous les animaux sans aucune exception. L'Anglais dit beaucoup de choses en peu de mots : il prend le chemin le plus court pour arriver au but ; il ne songe qu'à ce qu'il dit. Le Français soigne sa phrase, songe beaucoup à ceux qui l'écoutent, et, même dans des articles sérieux, cherche toujours à faire briller son esprit. L'Italien n'est pas fait pour la politique ; sa langue, la langue d'Arioste, du Dante, de

Torquato Tasso et de Métastase, excelle surtout à exprimer les sentiments ; lorsqu'il s'agit d'exposer les raisonnements froids, les combinaisons arides de la politique, elle semble puérile, et parfois même ridicule. Quand un Italien me parle de *il conte di Chambord*, je pense involontairement à *il conte di Luna*, du *Trovatore*. Les noms des hommes d'Etat les plus graves, prononcés à l'italienne, font aussitôt penser à des personnages de *libretti*.

Mais nous voilà loin, bien loin de la Bavière. Il faut pourtant que je vous en dise un mot puisque cette lettre est datée de Munich.

La Bavière est unie à la Prusse pour les fins du commerce, des douanes et de la guerre. Grâce à Dieu, l'unification n'est pas encore complète, et la grande persécution contre les catholiques, qui va commencer au mois d'octobre, n'atteindra pas les Bavarois ; mais le pays glisse visiblement vers cette unification. Tout le monde sent cela, et le jeune roi de Bavière s'aperçoit lui-même qu'il fait la glissade. (1)

---

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, la Prusse n'a que trop justifié les appréhensions des catholiques. Mais ses fautes portent avec elles leur châtiment. C'est sur le roc de l'Eglise que les ambitions de Bismark vont aller se briser. Je ne crois plus à l'unification germanique, et un essai de la république en Prusse, bien que peu probable, m'étonnerait moins que la réa-

Louis II est très-aimé de son peuple. Il a vingt-huit ans, et est encore célibataire. La passion de ce jeune souverain pour la musique est connue de tout le monde et blâmée par plusieurs. Charlemagne fonda trois écoles de chant, ce qui ne l'empêcha pas de fonder un empire. Fréderic II, de Prusse, jouait de la flûte, et monsieur Arouët ne s'en plaignait pas. Au palais on dirait qu'*il y a des précédents*.

Les Bavarois se sont admirablement battus pendant la guerre franco-prussienne (les paysans se battent entre eux comme des sauvages). Von Moltke a eu soin de toujours placer les Bavarois et les Saxons aux endroits périlleux : de cette façon il affaiblissait ses alliés de la veille pour mieux les maîtriser le lende-

---

lisation de ce rêve ambitieux. Bismark s'est inutilement aliéné les sympathies des catholiques de l'Autriche, de la Bavière, de la Saxe et de son propre pays ; quant aux libéraux ils le détestent cordialement. A propos de la persécution du grand-chancelier contre l'Eglise, un journal illustré publiait dernièrement une caricature qui ne manque pas de sel. Bismark tire de toutes ses forces sur une corde dont un des bouts est attaché à la flèche de la cathédrale de Strasbourg :

—Que faites-vous là ? lui demande un individu vêtu de noir, qui n'est autre que Satan en personne.

—Vous le voyez, répond Bismark essoufflé, je cherche à faire tomber l'Eglise catholique.

—Hum ! reprend Satan, la chose n'est pas facile ! J'y ai travaillé dix-neuf siècles sans succès. N'importe, continuez toujours, et, si vous réussissez, faites-le moi dire : *je résignerai en votre faveur !*

main. Les soldats que l'on rencontre dans les rues de Munich sont tous des jeunes gens : les vieux ont péri en France.

Munich (en allemand *München*) est devenue l'Athènes de l'Allemagne, grâce aux goûts artistiques et à la munificence de Louis I. On y cultive la peinture autant que dans les villes italiennes, et on y trouve la reproduction de plusieurs monuments d'architecture de Florence et de Pompéï. L'art grec y est très en honneur. Sa population est d'environ 134,000 habitants.

A quelque distance de la ville s'élève une sorte de panthéon où sont placés les bustes des grands hommes de la contrée. C'est une construction fort originale et d'un style admirable. Au centre, sur un piédestal en granit, est placée une statue de femme—symbole de la Bavière—de dimensions colossales. (1)

---

(1) " Le vrai monument national de Munich, dit M. Hippolyte Durant, c'est la *Bavaria*. A l'extrémité des vastes prairies qui s'étendent sur le côté sud de la ville, sur une éminence de gazon, l'architecte de la Walhalla, M. Léon de Klenze, a construit un portique grec à trois faces, en marbre blanc, de la forme la plus pure, de l'effet le plus enchanteur. La statue colossale de la Bavière est debout au milieu du portique ; elle le dépasse en hauteur de tout le buste. Les épaules sont demi-nues, demi-couvertes d'une peau de bête ; d'une main elle serre son glaive contre sa poitrine ; de l'autre elle élève la couronne, qu'elle propose au plus digne. Une guirlande de chêne presse sa

Les visiteurs pénètrent dans l'intérieur de l'énorme statue de bronze, et vont s'asseoir dans sa tête. J'y suis allé comme tout le monde. Nous nous sommes trouvés six dans la tête de madame Bavière : deux Allemands, deux Canadiens, un Américain et une Américaine. Il y avait encore place pour deux.

La capitale de la Bavière fut fondée en 962, par Henri de Saxe. Le terrain sur lequel elle fut bâtie appartenait aux *Moines* du couvent de Schœffelaren : de là le nom de *München* (*Monachum* ou *Monachium*) donné à la ville.

Je vous parlais tout-à-l'heure de la persécution religieuse en Prusse. Une loi qui date déjà de quelques mois enjoint aux évêques de ne faire aucune nomination aux cures sans l'assentiment du pouvoir civil, et défend aussi aux prêtres d'accepter aucune charge ou mission de leur évêque sans la permission de

---

chevelure, nouée selon un mode agreste. Les traits sont mâles, on dirait une image de la Germanie de Tacite. Le lion bavarois rugit à ses pieds..."

Complétons cette description par quelques chiffres.

Hauteur totale de la statue......60 pieds.
Poids.......................................1560 quintaux.
Largeur de la bouche.................15 pouces.
Largeur des yeux.......................11 pouces.
Longueur du nez..........................1 pied 11 pouces.
Longueur de la figure.................5 pieds 3 pouces.
Circonférence du bras................5 pieds 1 pouce.
Longueur du bras avec la main.24 pieds 9 pouces.

l'Etat. C'est-à-dire que l'Etat s'arroge le droit d'accorder aux prêtres la *juridiction spirituelle*, veut substituer son autorité à celle des évêques, et mettre chacun de ceux-ci sous la surveillance d'un colonel de uhlans. (1)

Les évêques se sont réunis, et, naturellement, ils ont résolu de ne pas obéir à cette loi insensée. Déjà plusieurs arrestations ont eu lieu ; mais c'est au mois d'octobre, à l'époque des nominations annuelles, que l'on s'attend à voir commencer la persécution sur toute la ligne.

J'ai fait le trajet de Vienne à Munich en très-aimable compagnie. Une dame russe, trois Américaines, un Américain et un Allemand occupaient le même waggon que nous. La dame russe, que j'ai rencontrée depuis dans Munich, parle le français, l'allemand, l'italien et l'espagnol. Nos Américains étaient

---

(1) D'après cette loi insensée, s'il arrivait à un prêtre d'enseigner l'hérésie, l'Etat aurait seul à juger s'il doit être continué dans ses fonctions, et si les doctrines qu'il enseigne sont, oui ou non, conformes à la doctrine catholique ! Les évêques, le voulussent-ils, n'ont pas le pouvoir de transporter à l'autorité séculière l'autorité qu'ils ne tiennent que de Dieu seul. Si les évêques d'Allemagne avaient été moins courageux, ils auraient pu trahir leur devoir en se soumettant extérieurement, mais aucun d'eux n'a faibli : ils ont généreusement embrassé la croix et subi l'emprisonnement, à la grande admiration de l'univers catholique.

de Milwaukee. Les Américains voyagent encore plus que les Anglais : on en rencontre partout. Quant à notre Allemand, il parlait peu et trouvait le voyage *vatican* (fatigant).

Vingtième Lettre.

Chemin faisant, septembre et octobre 1873

De Munich à Luxembourg, le chemin de fer traverse le Wurtemberg, le grand duché de Bade, la Bavière rhénane (le Palatinat) et un coin de la Prusse. Nous nous sommes arrêtés quelques heures à Saarbruck, où Napoléon III passa une nuit avec ses troupes, au début de la dernière guerre, et d'où il fut bientôt délogé. De la gare du chemin de fer, on aperçoit un monument élevé sur le sommet d'une colline, à l'endroit où campèrent les troupes du général Frossard.

Le grand-duché de Luxembourg (200,000 habitants) a pour souverain le roi de Hollande, qui est aussi comte de Vianden et de Nassau. On y parle le français et un patois allemand ; le français est la langue officielle. Le grand-duché jouit d'un gouvernement autonome, distinct de celui de Hollande, et fait aussi partie des états qui échangent librement avec la Prusse. Son code de loi, calqué en partie sur le code Napoléon, est loin de valoir le nôtre en ce qui concerne les rapports

entre l'Eglise et l'Etat. Le frère du roi de Hollande (un vieillard) est le gouverneur du pays. Toute la population luxembourgeoise est catholique, sauf quelques Juifs et environ une centaine de protestants prussiens.

La ville de Luxembourg était une des places les plus fortifiées de l'Europe. Elle fut occupée par les Prussiens de 1815 à 1867. Après le congrès de Londres, les Prussiens se retirèrent, et on commença à démolir les fortifications, travail qui se continue encore. Les Luxembourgeois sont enchantés de voir disparaître les murs qui les enserraient comme dans une prison ; de nouvelles constructions s'élèvent sur les terrains déblayés ; la ville prend décidément de l'essor. Les touristes y perdent, mais les habitants du pays y gagnent. Les villes fortifiées ont toujours le désavantage d'exciter la convoitise des puissances militaires ou militantes : on prétend que si Luxembourg eût été fortifié comme autrefois, il eût été le théâtre d'une lutte entre les Français et les Prussiens pendant la dernière guerre ; on se sent débarrassé de la crainte des obus, et on n'en est pas fâché.

Vianden est une petite ville située sur les confins du grand-duché, entre les Ardennes et l'Eifel. Une petite rivière, l'Our, coule entre les deux chaînes de montagnes, et sépare le Luxembourg de la Prusse. Sur un monticule élevé qui domine tout le bourg se dessinent les créneaux démantelés du vaste château des comtes de Vianden. Un château-

fort fut construit à ce même endroit au temps de l'empire romain, sous Gallien ; celui dont on voit aujourd'hui les ruines date du huitième siècle. Le père du roi de Hollande actuel y est né, et il a été habité jusqu'en 93, époque où il fut saccagé. Nous visitons les restes de la chapelle et de la " salle des Chevaliers ; " les salles d'armes, les balcons, d'où l'on aperçoit un paysage qui rappelle celui de Lourdes ; les souterrains et la petite chambre qui servit de prison à la " bienheureuse " Yolande.

Yolande, fille de Henri II, comte de Vianden, et de Marguerite de Courtenay (sœur de Pierre de Courtenay, empereur de Constantinople), fut enfermée dans cette chambre par son père pour avoir refusé d'épouser Philippe de Schœnecken. La jeune fille s'échappa de sa prison au moyen d'une échelle de cordes, descendit le rocher escarpé, et alla se réfugier au couvent de Marienthal, à sept lieues de distance. Plus tard, la mère de Yolande se fit religieuse dans ce même couvent dont sa fille était devenue abbesse.

Nous recevons, à Vianden, l'hospitalité toute cordiale de mademoiselle Eltz et de sa famille. Mademoiselle Eltz a demeuré sept à huit ans à Québec, et, comme tous les étrangers qui ont connu notre Canada, elle désire ardemment y retourner. Elle ne se lasse pas d'exalter notre société, nos beaux paysages, les aurores boréales de nos soirées d'hiver, et jusqu'à notre neige dont elle fait grand cas.

Bonn (Prusse) est une jolie ville. L'université contient des musées intéressants que nous visitons rapidement. Le nombre des élèves qui fréquentaient les cours de l'université s'élevait à deux mille il y a quatre ans à peine. Quelques professeurs, soutenus par le gouvernement de M. de Bismark, ayant donné dans le schisme des *vieux catholiques*, la confiance des véritables catholiques s'est retirée de l'université, qui ne compte plus aujourd'hui qu'environ sept cents élèves. Jolies promenades, — statue et place de Beethoven, — bords du Rhin. Nous faisons le trajet de Bonn à Cologne en bateau.

La célèbre cathédrale de Cologne, où sont conservées les reliques des Rois Mages, est la plus grande église gothique du monde entier. Commencée en 1248, elle n'est pas encore terminée. Les travaux, repris en 1842, se poursuivent activement : cinq cents ouvriers travaillent constamment à la restauration et au parachèvement de l'immense édifice.

Il y a dans Cologne, à part la cathédrale, bien des choses intéressantes à signaler, entr'autres, l'église dédiée à sainte Ursule, véritable nécropole, qui contient les reliques de la sainte martyre et de ses onze mille compagnes, celles de saint Etherius, etc., etc. Tous les murs sont garnis d'ossements, et la chapelle appelée " chambre d'or " en est toute tapissée, même le plafond. Deux fragments de la Couronne d'Epines sont aussi conservés dans cette chapelle, ainsi qu'une

urne en albâtre—une des urnes dans lesquelles l'eau fut changée en vin, aux noces de Cana.

Cinq ou six propriétaires d'établissements de parfumerie se disputent l'honneur d'être les véritables successeurs de Jean-Marie Farina, le célèbre fabricant d'eau-de-Cologne, qui vivait et embaumait ses compatriotes dès l'an de grâce 1709. Les journaux de la ville contiennent des réclames ébouriffantes en faveur de chacun des prétendants, et on raconte des anecdotes plus ou moins plaisantes sur les finesses, les ingéniosités des parfumeurs rivaux.

Je regrette de n'avoir pas le temps de vous parler longuement d'Aix-la-Chapelle, berceau et tombeau de Charlemagne. C'est aujourd'hui une jolie ville ; et, comme toutes les villes d'eaux, (il y a à Aix des sources d'eau chaude fortement imprégnée de soufre) elle est remplie d'étrangers.

L'intérêt qui domine dans cette ville historique est surtout l'intérêt religieux. La cathédrale, qui remonte à 796, et où sont conservés les restes du " bienheureux " empereur, (Charlemagne a été béatifié), contient les reliques les plus précieuses qui soient au monde. Un grand nombre de ces reliques portent le sceau de Constantin, et il n'en est pas qui ne soient revêtues de toutes les garanties d'authenticité possibles. Je mentionne les principales : une tunique de la sainte Vierge,—les

langes qui enveloppèrent l'Enfant Jésus dans la crèche,—le linge dont le Sauveur fut ceint sur la croix, — la ceinture en cuir de Notre-Seigneur,—un morceau de l'éponge qui servit à l'abreuver sur la croix,—une particule de la Couronne d'Epines, — un morceau de la corde avec laquelle on lia les mains de Jésus dans sa passion,—la ceinture en lin de la sainte Vierge,—un des avant-bras du vieillard Siméon, etc., etc., etc.

L'hôtel-de ville d'Aix-la-Chapelle, construit sur les anciens fondements du palais carlovingien, est orné, à l'intérieur, de fresques magnifiques qui retracent les hauts faits du grand empereur : la destruction de l'Irmensul, près Paderborn ; la victoire sur les Sarrasins, près Cordoue ; l'entrée de Charlemagne à Pavie ; le baptême de Witikind ; le couronnement de Charlemagne à Rome par le pape Léon III, etc., etc.

Je ne me suis arrêté à Liége que quelques heures : le temps de voir l'eglise Saint-Paul et la belle église Saint-Jacques, et d'aller faire deux ou trois visites.

J'y ai fait la connaissance du R. P. de Gerlache, S. J. Il s'intéresse beaucoup au Canada et aux zouaves pontificaux canadiens, qu'il a connus à Rome.

Nous prenons le souper dans un restaurant voisin de la gare. Je demande à la servante de céans—une Alsacienne—ce qu'elle a à nous donner.

—J'ai des *crifes*, monsieur.

—Vous avez des griffes !

—Oui, monsieur, j'ai des *crifes* ; et j'ai des côtelettes aussi.

—Voyons les griffes !

On nous apporta des *grives*. Je ne pus m'empêcher de sourire, et je doublai le pourboire en l'honneur de l'Alsace !

Bruxelles est un Paris en miniature. Le mot n'est déjà plus nouveau, mais il est exact. L'hôtel-de-ville est un monument unique dans son genre. Je recommanderais aux visiteurs d'examiner avec attention la grande fresque du plafond de la salle principale. L'antique palais de Charles-Quint, vis-à-vis l'hôtel-de-ville, et les constructions avoisinantes sont dorés à l'extérieur, ce qui donne à toute la place une apparence fort originale.

La "place royale" avec sa statue équestre de Godefroy de Bouillon, le jardin zoologique, les boulevards, la rue Royale, les parcs, le bois, la colonne du Congrès avec ses belles cariatides, la nouvelle Bourse, l'église Sainte-Gudule et son admirable chaire, — toutes ces choses méritent d'être vues et font de Bruxelles une des plus jolies, des plus belles villes de l'Europe. (1)

(1) La population de Bruxelles est d'environ 600,000 habitants.

On a dit avec raison que la Belgique est l'Italie du Nord. C'est, en effet, un pays très-artistique ; mais c'est aussi un pays où l'industrie et l'agriculture sont fort en honneur. Dans ce petit royaume, qui n'a pas soixante-dix lieues dans sa plus grande longueur, vit une population de six millions d'habitants ! Sur une étendue de vingt-cinq lieues carrées seulement s'élèvent quatre grandes villes : Bruxelles, Anvers, Gand et Liége.

Les Belges, quoi qu'ils en disent, subissent considérablement l'ascendant de la France dans l'ordre des idées. Les deux grandes plaies de l'Europe, le mauvais théâtre et la mauvaise presse, exercent leur funeste influence en Belgique comme ailleurs.

J'inscris ici avec reconnaissance le nom de M. Alphonse Mailly, professeur d'orgue au conservatoire de Bruxelles, qui a bien voulu nous donner deux charmantes séances sur le grand-orgue et sur l'orgue-harmonium. M. Mailly est non-seulement un compositeur-exécutant de grand mérite, mais il est encore plain-chantiste et théoricien distingué. Disons aussi qu'il est d'une parfaite courtoisie, ce qui ne nuit à personne, pas même aux artistes.

En général, les Bruxellois sont loin d'avoir la désinvolture et le langage élégant des Parisiens ; en revanche, ils sont moins cerveaux-brûlés, et la compensation en vaut la peine. Une locution favorite du peuple est

savez-vous. — Voulez-vous me passer le journal ?—Tout de suite *savez-vous.*—Il fait beau *savez-vous.*—J'y vais, *savez-vous.*

A la longue, cela devient fastidieux, *savez-vous !...*

POST SCRIPTUM.

Après la miniature, le tableau aux vastes proportions. Nous rentrons dans Paris, l'incomparable Paris ! De la gare du chemin de fer du Nord, je me rends à mon ancien hôtel du quartier latin en suivant le boulevard Sébastopol et le boulevard Saint-Michel. On ne compte pas moins de soixante dix-huit boulevards dans Paris. Que de vie et d'activité dans ces immenses avenues ! Et cette ville qui renferme près de deux millions d'habitants est d'une propreté extrême. L'atmosphère en est très-pure, à l'opposé des villes d'Angleterre où l'on respire une fumée suffocante.

Je retrouve à l'hôtel d'anciennes connaissances, et parmi celles-ci des amis de M. Lucien Turcotte (1) dont on a appris de fâcheuses nouvelles. M. Amédée Robitaille et M. C. Lavallée arrivent du Canada. Nous recevons aussi la visite de M. Joseph Tassé, d'Ottaoua, qui se rend en Italie.

Je continue de visiter Paris, mais plutôt en flâneur qu'en touriste, et comme on feuillette un livre d'images, au hasard et sans ordre..

....

(1) Mort quelques mois plus tard.

Eglise Saint-Germain-des-Prés.

En 1658, Mgr. de Laval fut sacré évêque dans cette église, par le nonce du pape, assisté de Mgr. Abelly, évêque de Rodez, et de Mgr. du Saussai, évêque de Toul. Il avait été nommé évêque de Pétrée et vicaire apostolique de la Nouvelle-France par le pape Alexandre VII, le 3 juin de la même année. L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés était indépendante des archevêques de Paris et de Rouen : c'était pour éviter certaines difficultés de juridiction civile et ecclésiastique que l'on avait choisi cette église. Mgr. de Laval se rendit immédiatement au Canada, mais il ne fut nommé évêque de Québec qu'en 1670.

Le Louvre. Colonnade de Claude Perrault.

Saint-Germain l'Auxerrois,—une des plus anciennes églises de Paris, fondée par Childebert et Ulthrogothe, au sixième siècle.

Le mont Lucotitius,—site de la basilique des Apôtres, édifiée par Clovis à l'endroit où s'élève aujourd'hui le Panthéon. (1)

---

(1) " Sainte Clotilde se promenant un jour avec Clovis, sur ce beau mont Lucotitius, lui parlait des immenses travaux des apôtres de Jésus-Christ.

"—Notre douce Geneviève, lui dit-elle, mande à Clovis glorieux que de grandes bénédictions seront

Saint-Etienne-du-Mont,—où Mgr. Sibour fut assassiné, — monument d'architecture des plus intéressants. Reliques.

Les Thermes de Julien,—reste d'un palais " gigantesque " dont la construction remonte à Constance Chlore, et où Julien l'Apostat fut proclamé empereur. Ce palais fut aussi la résidence de Clovis et de plusieurs rois de la dynastie mérovingienne.

L'église de Saint-Sulpice. Chaire du haut de laquelle le P. Bridaine annonçait les vérités de la foi à la noblesse du faubourg Saint-Germain.

Musée des instruments de supplice de plusieurs missionnaires martyrs, au séminaire des Missions Etrangères.

Tombeau de Napoléon I aux Invalides. J'ai vu, il y a quinze ans, le petit cercueil de l'empereur, recouvert d'un simple drap noir, déposé dans une chapelle ardente : cela m'a plus impressionné que la vue du riche sarcophage dans lequel il a été placé depuis.

---

répandues sur son royaume s'il élève, dans Lutèce même, un temple en leur honneur.

" Clovis s'arrête ; il regarde, lance sa hache d'armes à une grande distance :

"—Voilà, dit-il, l'étendue du temple que demandle Geneviève ! Qu'on rende honneur et gloire aux premiers apôtres de l'Eglise du Seigneur crucifié ! "

(Extrait d'une étude sur sainte Geneviève par une religieuse du monastère des Ursulines de Québec.)

Place de la Concorde. De quelque côté que l'on se tourne, on a devant soi des perspectives qui étonnent et enchantent le regard : au nord, la rue Royale et le portique de la Madeleine ; au sud, le pont de la Concorde et le palais du Corps Législatif ; à l'est, le jardin des Tuileries ; à l'ouest, les Champs-Elysées et l'arc de triomphe de l'Etoile.

Au centre de l'immense place, dont les angles sont marqués par quatre énormes statues allégoriques, s'élève l'obélisque de Luxor, glorieux souvenir de la " mystérieuse Egypte," entouré de bassins, de jets d'eau, de balustres et de candélabres.

Je me rendis un soir (le 24 décembre 1857, veille de Noël) au pied de cet obélisque, pour y rencontrer un élève de l'école d'agriculture de Grignon, M. Joseph Perrault, qui fut plus tard député du comté de Richelieu au parlement du Canada. Je n'oublierai jamais le spectacle grandiose qu'offrait en ce moment et les Champs-Elysées et cette immense place de la Concorde, éclairés par des milliers de jets de lumière.

Cette place s'appelait autrefois Place Louis XV. Ce nom seul rappelle un souvenir néfaste qui pèse encore sur la France et sur l'humanité. C'est là que Louis XVI fut décapité ! (1)

---

(1) C'était le 21 janvier 1793. Au moment où le roi montait sur l'échafaud, son confesseur, l'abbé Ed-

On fait en ce moment le procès du maréchal Bazaine à Versailles. Il faut bien s'en prendre à quelqu'un puisqu'on ne veut pas voir d'où vient le châtiment qu'a subi la France. *Sur demande*, M. le duc d'Aumale, président de la cour militaire du Trianon, m'envoie des billets d'admission aux séances du procès. Promenade délicieuse dans le parc de Versailles. Les premières feuilles mortes. Souvenirs du " grand roi." Le Petit Trianon. Souvenirs de Marie-Antoinette.

Nous louons des appartements au Palais-Royal, galerie Montpensier. Visite de M. le chanoine Moreau. Visite à M. Plinguet et à M. Caisse, du diocèse de Montréal.

Je vais tous les jours chez M. Gustave Bossange, où je puis lire les journaux canadiens, et où j'ai l'occasion de causer avec deux publicistes qui ont écrit souvent sur le Ca-

---

geworth, lui dit : *Allez, fils de saint Louis, montez au ciel !...* On lui coupa les cheveux, et on voulut lui lier les mains. Il s'y refusa en disant : *Je suis sûr de moi.* Son confesseur lui dit : *Encore ce sacrifice...* Il se soumet, puis, s'avançant du côté gauche de l'estrade, il s'écrie d'une voix forte : *Français, je meurs innocent : je pardonne à mes ennemis, et souhaite que ma mort soit utile au peuple. La France ...* Un roulement de tambour vient couvrir sa voix. Il présente alors sa tête au bourreau... Une minute après, celui-ci tenait cette tête dans ses mains et la montrait au peuple. La France était devenue régicide !

nada : M. Edmond Farrenc (1) et M. Onésime Reclus. J'y ai rencontré aussi M. Guillaume Couture, de Montréal, M. le docteur Longtin, de Laprairie, et M. le docteur Vallée, de Québec.

Voyage à Amiens. Admirable cathédrale ; nef d'une hauteur prodigieuse et d'une incomparable beauté.

Excursion à Saint-Denis. L'abbaye. Tombeaux des rois...

Nouveau voyage à Angers et à Blois. A Angers, je dis adieu à M. Aubry et à sa famille. J'y fais la connaissance d'un artiste sculpteur de mérite, M Bourriché, et d'un jeune bibliophile fort distingué, M. Emile Gastineau. Je vais aussi rendre visite à une dame canadienne du comté de Vaudreuil (Sœur Ste. Cécile, née Sicard), religieuse au couvent du Bon Pasteur d'Angers.

Retour par Orléans. Belle cathédrale ; monuments à Jeanne d'Arc.

Concert aux Champs-Elysées. Roger. Arrivée de M. l'abbé Verreau, un compatriote et un patriote !...

Dîner et soirée chez M. Lefèvre-Niedermeyer.

---

(1) Mort en 1875.

Archiconfrérie à Notre-Dame des Victoires. Une tragédie de Racine. Partitions de Grétry, de Boïeldieu, etc.

Concerts Pasdeloup ;—l'ouverture du *Tannhaüser ;* la *Rêverie* de Schuman. Huit Canadiens assistent au dernier concert : MM. Verreau, Desnoyers, Panneton et Couture, de Montréal ; MM. Lagacé, Pâquet, Roussel et moi-même, de Québec.

Grand dîner donné par M. Verreau à l'hôtel de France et d'Allemagne. J'y rencontre M. Lacordaire, correspondant de l'*Univers* à Londres.

Départ. Adieu France ! je ne te reverrai probablement jamais !

O beau pays de mes ancêtres, je te dois de doux souvenirs qui charmeront longtemps ma pensée : merci de ton hospitalité !.........
....

Calais. Douvres. Londres. Liverpool.

Epais brouillard.

Installés à bord du *Prussian*, dans la rade de Liverpool, nous attendons la haute marée pour partir. Toutes les cloches de la ville sonnent en branle. Il fait nuit. La ville est près de nous, mais nous ne voyons rien tant la brume est épaisse. Peu de passagers à bord. Tous ont l'air triste.

Gros temps, pluie et brume. Je vais causer

souvent avec des émigrants français, passagers d'entrepont, qui se rendent à Montréal.

Portland. Tempête de neige. Island Pond. Douane. Nous perdons le train. Mauvaise administration.

Lévis. Trois heures à faire le pied de grue. De la glace, de la glace, et encore de la glace !

Québec enfin ! et le jour de la Sainte-Catherine : un jour de fête populaire !...

Québec, 26 novembre 1873.

Le cap Diamant, la citadelle et les belles campagnes des environs de Québec sont couverts d'un manteau de neige d'une blancheur éclatante.

Je n'apprends rien au lecteur en disant que Québec est admirablement situé, mais assez mal bâti. Quant à la société de notre capitale provinciale, elle ne manque pas d'un certain cachet, et, comme au temps de Charlevoix, elle a tout ce qu'il faut pour se suffire à elle-même.

Après un séjour de quelque durée au milieu de peuples étrangers, on distingue plus facilement ce qu'il y a de caractéristique dans les mœurs, les idées, le langage et les coutumes de ses compatriotes. Les Canadiens ont certainement leurs défauts, mais il est certain aussi qu'ils ont de grandes qualités, et que la

famille canadienne est d'une vitalité et d'une honorabilité peu ordinaires.

S'il m'était permis de donner des conseils à mes compatriotes, je leur dirais :

Il est des hommes dont le suprême désir serait de confisquer tous les droits de l'individu, de la famille et de la société religieuse au bénéfice exclusif de l'Etat : défiez-vous de ces hommes-là ; montrez-vous jaloux de votre noble et chrétienne LIBERTÉ.

Je leur dirais encore :

N'épargnez rien pour donner à notre nation naissante la force dont elle a besoin ; encouragez la COLONISATION de nos terres incultes, mais surtout la colonisation par les enfants du pays.

TABLE.

ERRATA :

Page 3, au lieu de : M. *d'Israëli*, lisez : M. *Disraëli ;* page 4, au lieu de : *transept*, lisez : *transsept*.